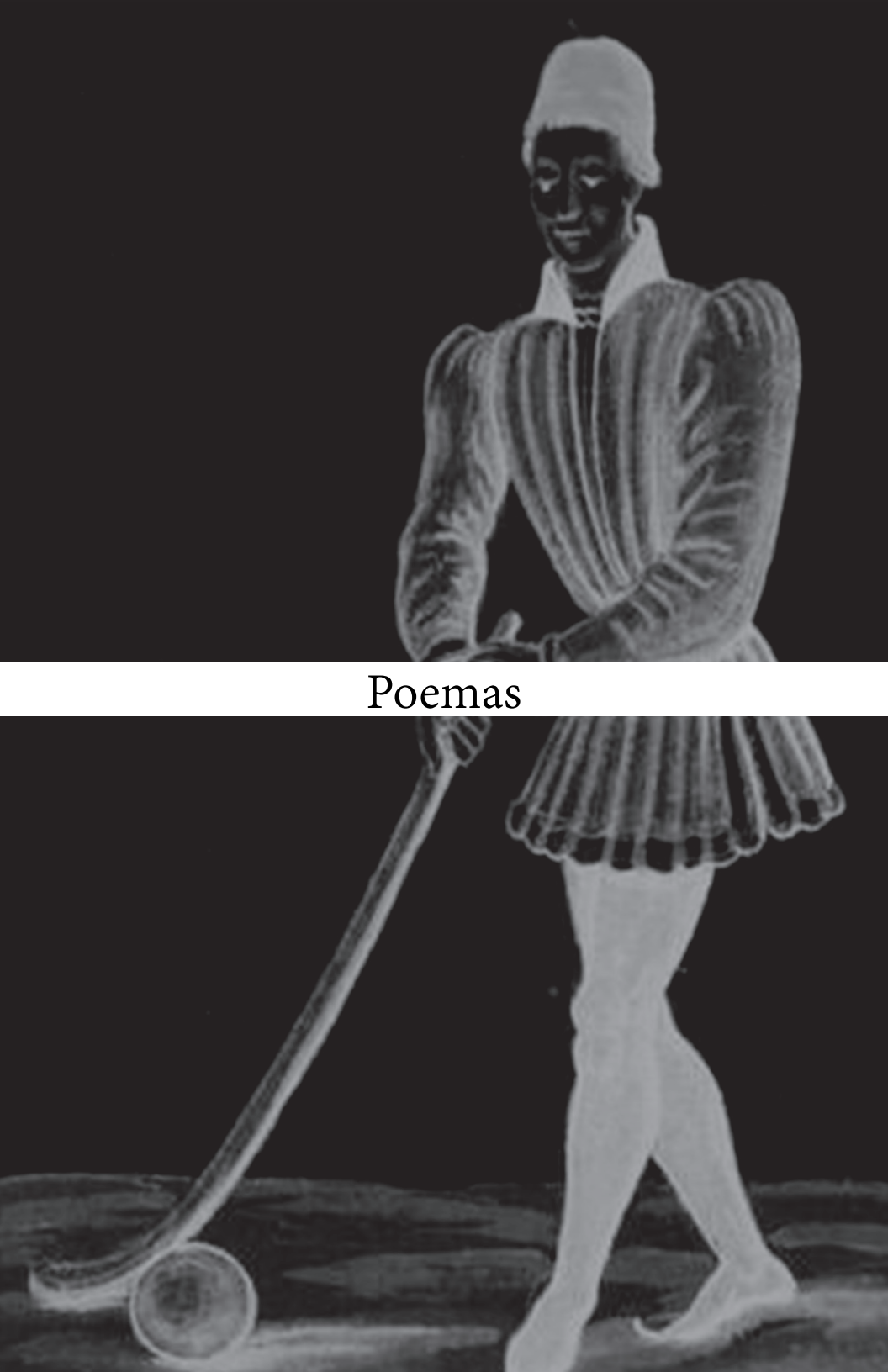


LE JEU

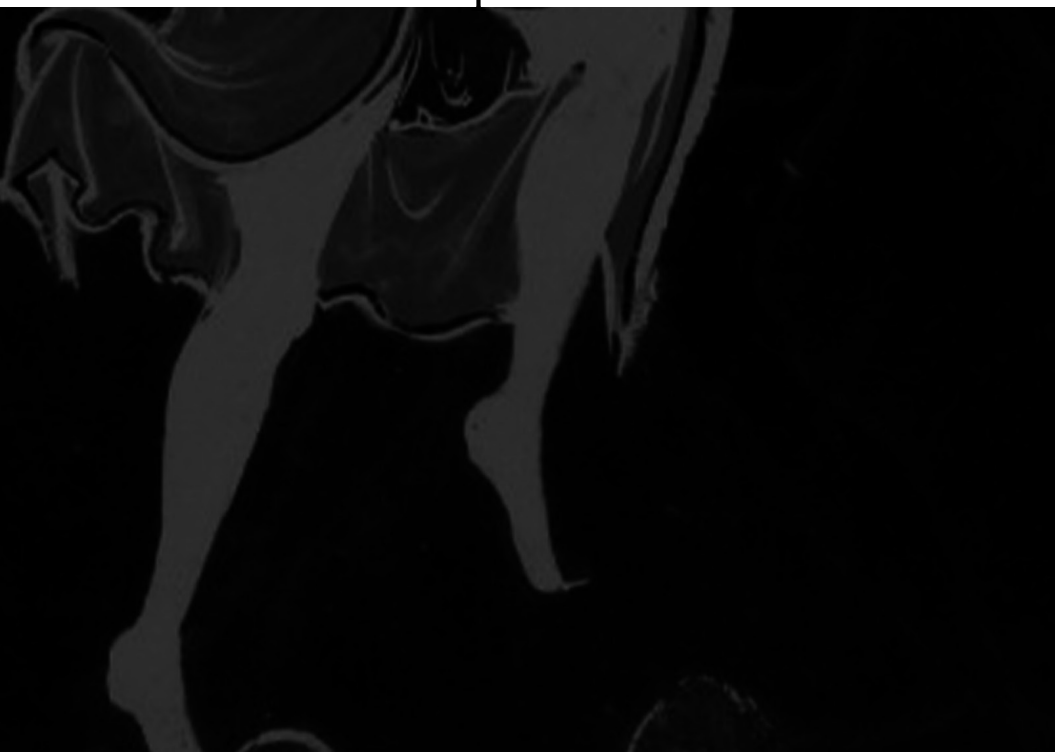
alice massénat & claudelucien cauët



Poemas



Colección Libros
Imposibles



Le jeu

Alice Massénat

&

Claude-Lucien Cauët

COLECCIÓN LIBROS IMPOSIBLES

-2025-

Massénat, Alice (França, 1966) & Cauët, Claude-Lucien (França, 1938-2023)
Le jeu / Alice Massénat & Claude-Lucien Cauët--1ª ed.--
Coedición | EntreTmas Revista Digital & Agulha Revista de Cultura, 2025.
134 p. 21 x 14 cm. <Colección Libros Imposibles ; 60 >
<Digital>
1. Poesía francesa. 2. Literatura francesa I. Título.

Primera edición, 2025

Colección Libros Imposibles #60

© *Le jeu*

© Alice Massénat & Claude-Lucien Cauët

Diseño editorial:

Melvyn Aguilar

Portada & ensayo fotográfico:

Florian Martins

Coordinación editorial:

Juana M. Ramos

Corrección filológica:

Los autores



LE JEU

À nos amis.



PRESENTATION

Au début, il y eut la rencontre de celle dont j'admirais depuis longtemps les poèmes. J'étais venu chez elle dans l'intention de lui acheter un pastel, mais j'étais surtout désireux de la connaître. S'ensuivit un échange de courriels dont on trouvera ci-après quelques fragments. D'abord, je sacrifiai à mon goût du bavardage philosophique et Alice y répondit avec la fausse naïveté qui la caractérise. Puis elle suggéra que cette correspondance devînt un jeu d'échos, de réverbérations verbales, et picturales aussi. Elle commença à le pratiquer et je n'hésitai pas un instant à lui donner la réplique. Ses textes constituaient les piliers autour desquels je tournais en affectant un discours rationnel qui se mâtinait de plus en plus de poésie et qui finit par s'y dissoudre.

Ce jeu est avant tout un jeu amoureux. Cependant il raconte parallèlement la victoire de la lyre sur le compas et l'effacement du sens commun au profit d'une signification qui s'invente. Le dialogue devient le chant de nos voix, dissemblables et accordées je crois. Tandis que j'évolue de la rhétorique à la poétique, les textes d'Alice virent d'un désespoir furieux à une joie exaltée, du sombre à une clarté aurorale.

Poète absolue, habitée par les mots et leur musique, elle ne parle que de ce qu'elle éprouve profondément dans le présent de l'écriture. Son *génie* tient à la fusion spontanée de son verbe et de ce qu'elle ressent. Face à elle, je suis plutôt celui qui cherche, qui expérimente et qui doute. Mais le *Jeu* nous change l'un comme l'autre. La certitude d'Alice et ma propre perplexité élaborent une harmonie inédite qui relève d'une dialectique passionnée.

C-L C



19 – 2018 – 3 h 26

Ça va beaucoup mieux dans ma tête.

Je travaille très bien, la concentration est là, et je ne risque plus de faire de délires. Qui plus est, je suis dans une phase de création sans précédent.

Mes poèmes, généralement, je les écris dans les périodes où le noir domine.

Depuis qu'on m'a augmenté le régulateur de l'humeur, c'est nettement mieux, il n'y a pas de doute, mais mes poèmes s'en ressentent. Je les trouve plus gris.

Il faut que je relise le tout pour me rendre compte.

Je ne sais si j'ai vraiment envie de publier, du moment que j'écris ça me va.

Et puis les dessins compilent la joie, et le fusain est là pour marquer ma patte sans doute.

Excuse ce laïus.

Je voulais juste te dire que je n'ai plus ces envies de suicide d'avant. J'ai beaucoup d'amis, même si on se voit peu.

Donc je vis, et j'ai de la chance.

J'espère que tu ne me tiendras pas rigueur de tout ce baratin.

Je vais prendre mon café. Il est 3 h 30.

Bon réveil à toi.

Alice

10 h 16

Chère Alice,

J'ai achevé hier soir la lecture du *Squelette exhaustif*.

Tu tords la langue, tu la malmènes: qu'elle subisse ce que tu subis, la douleur, le désespoir, et qu'elle se révolte, aussi furieuse que toi! Et malgré ce traitement tu veilles à ce qu'elle soit plus harmonieuse que jamais dans sa dislocation apparente.

J'ai vraiment la sensation que les mots, les phrases de tes poèmes ne sont plus des moyens d'expression ou de représentation, mais ta souffrance elle-même, ta rébellion elle-même. Leur sens, celui des dictionnaires, importe moins que leur expressivité dramatique par le rythme et le son – perçus intérieurement, en silence. Le résultat est comme une autre langue, plus haute, dotée d'un sens nouveau.

Double mouvement de toi qui te fais toute langage et du langage qui vient t'épouser. Tu réussis comme personne la fusion de ton être et du verbe.

C'est certainement ça la poésie, celle du moins que vise le surréalisme au-delà de l'écriture automatique qui l'inaugure.

Tu me dis que tu écris généralement tes poèmes dans les périodes où le noir domine. C'est manifeste dans ce recueil (et un peu éprouvant, il faut bien l'avouer).

Le noir te va bien, aurait-on tendance à dire. Mais je te souhaite quand même, puisque tu vas mieux, un peu de gris à l'avenir. Il y a de très jolis gris... et je suis certain que tu sauras aussi bien les faire parler.

Claude

10 h 23

Ce que tu tires de mes poèmes est superbe. Je t'en remercie.

Tu as l'air d'être entré comme peu de gens savent le faire.

Je garde précieusement ce mail, si tu le permets.

Alice

20 – 5 h 9

Je préfère t'envoyer un mail, afin de ne pas te déranger.

Il est près de 5 heures. Je bois mon café.

Je réfléchis à mes dessins.

En fait, je pense que je vais aller chez Sennelier, afin de trouver un pastel roux, qui s'estompe plus facilement que le mien.

Je vais sans doute demander une séance à ma psychanalyste, avec laquelle j'ai fait un chemin d'une quinzaine d'années. Elle apprécie mes poèmes ainsi que l'art en général. Et puis elle m'a soutenue en me permettant de parler, à un moment où mon père avait son cancer du cerveau. Je l'ai sollicitée avant sa mort, bref.

Mes rêves m'ont permis d'avancer.

Dessins et poèmes aussi.

As-tu lu *Les Dieux-Vases (conclusion)*?

Le titre m'avait été offert par mon père; j'ai écrit un poème, à l'époque, que j'ai supprimé quand mon père est tombé malade. Alors j'ai décidé d'écrire un autre poème, que je lui ai dédié, lui rendant par là même le titre, d'où "conclusion".

C'est le texte qui m'a le plus déchirée.

Tous mes morts s'y réfugient.

Je rumine, pardonne-moi.
Je ne sais si je dois t'envoyer cette missive.
Je te remercie de tout cœur.
En toute amitié.
Alice

6 h 17

J'ai peur d'être toxique pour toi. Je ne te raconte que des stupidités que je devrais plutôt garder pour moi.
J'espère que tu vas bien.
Alice

11 h 30

Bonjour Alice,

Je te rassure: tu ne m'*empoisonnes* pas. Tes *stupidités*, comme tu les nommes, n'ont pas de pouvoirs *toxiques* sur moi.

Et ce ne sont certes pas des stupidités, ou bien toutes les vies sont stupides – ce qui peut se défendre – mais ce n'est pas du tout mon opinion.

J'ai bien *Les Dieux-vases (conclusion)*, avec, et ce n'est pas rien, une préface de Marcel Moreau qui est un écrivain que j'apprécie depuis longtemps. J'ai lu *Quintes* à sa parution. Est-ce que tu le connais personnellement?

Ma mémoire me jouant parfois des tours de prestidigitateur, je me demande comment cet exemplaire de ton recueil se trouve en ma possession. Me l'a-t-on offert (qui?), l'ai-je acheté? C'est terrible, mais je suis incapable de m'en souvenir. En tout cas, je l'ai lu avec intérêt, sans en saisir sans doute toutes les incidences – "Tous mes morts s'y réfugient" dis-tu – et je vais le relire dès que je pourrai.

Je vais lire aussi le poème que je te remercie de m'avoir envoyé.

Claude

21 – 6 h 22

Je m'étais promis de ne pas t'importuner, mais si tu as aimé le poème 21, j'aimerais te le dédier (sauf si ça te dérange).

C'est grâce à notre rencontre que j'ai pu finir ce foutu recueil.¹

J'ai cherché dans ma bibliothèque, mais je ne trouve rien en double. J'aurais voulu t'offrir plus que Le Bleu l'Ardoise.

Alors si j'ai le plaisir de te revoir bientôt, j'espère que tu resteras un peu plus, avec ou sans café – ce n'est pas obligatoire.

Alice

10 h 50

Chère Alice,

Je viens de lire ton poème 21 et je l'aime.

Impression de voir le jour se lever du haut d'une colline, ou peut-être du fond d'une ruelle après une nuit d'errance.

Évidemment: "Perdre le noir pour une plume sidérale", et "salace" oui, "pantagruélique" volontiers. Et je ne m'esquive pas, "mors aux dents".

Tu peux bien sûr me le dédier, c'est un honneur.

Claude

¹*Le Joug des ronces, aPa*



22 avril – 4 h 7

Cher Claude,

Je tenais juste à te dire que le poème avait été inspiré par toi. J'espère que tu ne m'en voudras pas.

Il est 4 h 2, je prends mon café avec une pensée émue pour mes amis, dont toi.

Je laisse mon esprit vagabonder, et je vais tenter de trouver un titre à mon recueil.

Il n'y a aucune dédicace, à part pour le 21.

Très heureuse de te connaître. Bonne journée, de tout cœur.

Alice

28 – 1 heure

Très chère Alice,

Je tiens beaucoup, comme toi, à préserver notre amitié, une connivence si possible.

Je suis heureux que tu commences un nouveau recueil² avec un poème que tu dis avoir écrit pour moi. J'aimerais le lire, mais tu préfères sans doute attendre.

J'ai terminé la lecture de *Ci-gît l'armoise*. C'est admirable. Je regrette que ce livre soit épuisé. Tu possèdes vraiment, je le sais depuis longtemps, une maîtrise unique du langage.

Je t'en reparlerai.

Claude

²À *vau-vent la louve*. Inédit.



4 h 34

Je ne sais pas écrire en prose comme tu le fais si bien.

Alors j'ai écrit un poème, hier, empreint de noir, tu t'en doutes.

Je te l'enverrai.

Ta gentillesse à mon égard me remet sur une route que je pensais avoir perdue depuis bien longtemps.

Hier, tu m'as prouvé que j'étais encore capable d'écrire, et c'est plus que vital pour moi.

Merci à toi, cher Claude, et merci pour ton amitié.

21 h 24

Je n'ai pas mes lunettes, alors sois indulgent avec moi.

Remuer tout ce début de boue me prend la tête. Je préfère remiser au placard tout ce que ma psy et moi avons décortiqué pendant plus de quinze ans.

Après s'ensuivirent des moments peu glorieux, et j'ai eu la chance de connaître Jimmy Gladiator et puis Pierre (Peuchmaurd) qui m'a prise sous son aile. Entre le lycée et la poésie, j'ai choisi la poésie.

J'avais dix-sept ans, et je me suis fait mes premiers amis à cette période. Qui plus est, je ne portais que du noir, et je me coiffais comme ma mère.

À dix-huit ans, j'ai foutu le camp. Suis allée à Caulaincourt – mon père payait le loyer – et j'ai commencé les Langues O. Véritable moment de bonheur. J'ai fait du grec moderne (j'étais excellente en grec ancien, seule matière où je bossais).

J'ai oublié de te dire que j'avais pris des cours de guitare classique dès mes dix ans, et que mon prof, avant sa mort, m'a demandé de venir chercher toutes ses partitions et a

venu sa guitare Ramirez (de concert) à mon père. Elle m'a expliqué que celle qu'elle m'avait présentée comme sa sœur était en fait son amour. J'ai été à son enterrement, et seule la voisine, une vraie baratineuse (Oh, vous avez l'air mieux), pleurait dans l'église, et j'étais en rage contre tous ces cons.

Je précise que son amie était morte avant, et que manifestement mon prof se laissait mourir.

Alice

29 avril – 8 h 34

Je te vois, Alice, belle jeune fille vêtue de noir, poète, rebelle. J'ai l'impression de t'avoir connue et je regrette que ce ne soit qu'un fantôme.

Cette vie, la tienne, qui m'arrive par fragments me passionne



1er mai – 11 h 50

La belle jeune fille est fanée.

Pas trop déçu par mes brouillons?

11 h 57

Pas déçu du tout!

Tes poèmes, tu les travailles beaucoup ou tu apportes juste quelques retouches? Tu écris directement à l'ordinateur?

12 h 11

J'écris d'abord sur mon cellulaire, et au bout d'un certain moment, je me l'envoie sur l'ordinateur, et j'arrange.

Je relis le tout, vire les répétitions, pas forcément pour des synonymes, mes tics, et je les lis tout haut. (Murmure.) Histoire de voir si ça passe, si tout est utile.

C'est mieux à la fin, et je fais lire le tout à quelques amis.

Alors, déçu?

12 h 14

Pourquoi serais-je déçu?

12 h 25

Tu m'as mise très haut, côté poésie. Là, tu vois les brouillons...

Quand il y a plusieurs recueils ensemble, je relis le tout et je retravaille encore pour que les mots ne restent pas trop longtemps dans l'oreille.

12 h 47

Ce souci de retravailler encore “pour que les mots ne restent pas trop longtemps dans l’oreille” me convient bien. J’adopte, si tu permets.

12 h 51

Bien sûr! Et je me suis rendu compte que je finissais toujours de la même manière. Alors je réécris.

Mais ce que j’ai lu de toi n’a pas ces tares!

13 h 21

Je te place en effet très haut, côté poésie. Et je ne crois pas me tromper.

Mais toi, Alice, ne te rabaisse pas. Entre la prétention suffisante et l’excessive modestie qui est la tienne, une confiance sereine en toi, en tes poèmes, doit être possible.

13 h 29

Je ne sais pas. Quand je vois que certains publient à tire-larigot, de boîte en boîte, j’espère ne pas devenir comme ça.

Modestie? Pas sûr. Mais il y a des gens qui me mettent sur un piédestal, et je ne peux que me casser la gueule.

Alors?

Le nombre de gens qui me disent qu’ils “ne comprennent pas”, ce qui m’énerve prodigieusement, parce que les dessins ne leur posent pas de problème. Ne peut-on se détacher du sens

dans le verbe? Désolée pour la phrase...

13 h 47

Là, c'est une question qui m'occupe depuis longtemps, celle du sens. La distinction entre sens et signification. Détacher le langage de l'obligation de dire la réalité, le libérer. Qu'est-ce d'ailleurs que la réalité? Le langage crée une *réalité* tout aussi *réelle*.

Je me suis attelé à un essai sur le sujet, mais je n'arrive pas à boucler la chose.

Les gens, qui disaient d'abord n'y rien comprendre, se sont finalement habitués à Picasso, par exemple, et à d'autres. Ils acceptent de ne plus trop se soucier de réalisme en peinture, mais ils continuent à exiger des mots qu'ils expriment la réalité; c'est-à-dire *leur* réalité.

Bon, J'arrête. Le sujet est trop vaste.

13 h 50

On aurait pu écrire tous les deux. Soit sur un thème, soit je ne sais pas.

Pas forcément en vue de publication. On a deux écritures totalement différentes.

Mais peut-être que ça ne te tente pas. Ce n'était que suggestion.



C.L.C

Je te recopie une page de mon journal (datée du 27 avril) où je parlais de ta poésie et de son sens, avant que tu soulèves le problème dans ton récent courriel. J'aimerais que tu me dises ce que tu en penses.

Une des questions que pose au lecteur la poésie d'Alice Massénat est celle de son "sens". Je défends l'idée que, si ses poèmes échappent au "sens", ils ont cependant une "signification". Je cherche à exprimer par là qu'ils n'ont pas, en général, de référents dans la réalité et sont, de ce point de vue, en dehors du sens, mais qu'ils ne sont pas pour autant un jeu gratuit dépourvu de signification.

Alors que je préserve dans mes écrits les références à la réalité courante – sauf en certains points cruciaux où mon langage la congédie pour en créer une autre qui révèle l'arbitraire de la première – Alice, au contraire, refuse d'emblée ces références, sauf en certains points cruciaux afin de suggérer que, finalement, la réalité que nous vivons n'est pas fondamentalement différente de celle, purement verbale, qu'elle invente à l'oreille.

Le but est le même: dénoncer le peu de consistance de la réalité, celle qui semble, par habitude, évidente; contester ce qui paraît incontestable. La méthode diffère. Je crée surtout à l'œil, c'est-à-dire en appelant des images. Alice crée surtout à l'oreille avec sa musique personnelle, à la fois harmonieuse et dissonante. Je fais mine d'adhérer à la réalité triviale pour mieux en révéler la facticité en utilisant l'humour et "l'étrange familier" (Das Unheimliche). Alice se situe à l'écart de cette réalité et ne la cite qu'en passant, comme une part mineure de la réalité supérieure où elle navigue naturellement. Elle est une sorte de mystique qui habite un autre monde, un monde verbal.

14 h 5

Mazette! Je ne suis pas assez sûre du sens des mots pour me permettre de critiquer.

Je me sens flattée.

Le sens y est, à travers des associations d'idées qui me sont propres, de celles qu'on jette sur le tapis d'une psychanalyste.

Mais est-ce pour que les autres entendent?

L'idéal serait que les autres parviennent à y projeter leur propre monde. Est-ce possible?

Pardon, ça doit être totalement idiot.

Tu dois être plus proche de la "réalité" de mes poèmes que moi. Je sors mes tripes, incapable de faire autrement. Mon cerveau fait le reste, avec le son et le rythme. Sonorités comme des "oi" grimoire, armoise etc., bien bleues.

Alice

14 h 42

Ce n'est pas idiot du tout. Mais cela demande réflexion et, malheureusement, je suis obligé de quitter là pour aujourd'hui. Je te promets de te répondre un peu plus tard.

Claude

CLC

Comme promis, je reprends la question qui nous occupe.

Réfléchir de façon rationnelle à la poésie présente le risque d'en tarir la source, aussi faut-il se méfier, passer ou prendre cette réflexion à la légère, comme un jeu qui n'est absolument pas nécessaire. Je comprendrais tout à fait que tu préfères ne pas lire les élucubrations qui suivent.

Disons que je dispose mes idées à mon propre usage tout en tâchant d'en faciliter malgré tout l'accès éventuel. Je voudrais répondre à ceux qui te déclarent, penauds ou méprisants: "Je n'y comprends rien" ou "Ça n'a pas de sens."

Tu es fondée à leur répondre par le silence. Pour ma part, je tenterais plutôt de déstabiliser leurs certitudes. Supposons que tu répondes: "Mes poèmes n'ont pas de sens, mais ils ont une signification." Tu cloues le bec à beaucoup (pas à tous...), les sourcils se froncent. Les voilà au second degré: la phrase que tu viens de prononcer a-t-elle un sens?

Tu te fiches éperdument de décrire la réalité extérieure et commune, ce qui aurait un "sens", tu crées une autre réalité, celle du poème, à laquelle tu parviens selon ta voie personnelle. Je te cite:

Je sors mes tripes, incapable de faire autrement. Mon cerveau fait le reste, avec le son et le rythme.

Reste la question essentielle que tu poses. Je te cite encore:

Le sens y est, à travers des associations d'idées qui me sont propres, de celles qu'on jette sur le tapis d'une psychanalyste.

Mais est-ce pour que les autres entendent?

L'idéal serait que les autres parviennent à y projeter leur propre monde. Est-ce possible?

Je pense que oui.

Le sens est un rapport entre le sujet qui parle, ce qu'il dit, et la chose dont il parle. Les associations d'idées qui te sont propres ont bien un sens pour toi, et aussi pour

ta psychanalyste. Mais ce sens-là, outre qu'il n'est jamais entièrement acquis, même pour toi, est difficilement accessible à ceux qui lisent tes poèmes. Malgré cela, bien sûr que tu écris pour que les autres entendent!

Et ceux qui savent entendre reconnaissent, en l'absence d'un sens trop précis, leur propre monde, car il existe une essence humaine immanente dont le langage témoigne. Tu provoques alors, par la médiation du poème, une rencontre très particulière avec chacun de tes lecteurs. C'est cette médiation que l'on peut convenir de nommer, quand elle fonctionne, la "signification" du poème.

2 mai – 2 h 17

Cher Claude,

Cette nuit, quand je me suis levée vers 22 h 30, j'avais commencé de lire ton courriel, mais j'avais dû m'arrêter, les caractères sur le cellulaire étant trop petits.

Je ne peux répondre à ton mail précédent, ne parvenant à en extraire le suc.

Et puis j'ai toujours été nulle en prose.

Qui plus est, j'ai foutu le camp d'hypokhâgne avant qu'on me jette dehors.

Donc la théorie, je n'y connais rien. Et n'y tiens pas.

À l'époque, je ne voulais pas perdre ma naïveté qui me permettait d'écrire avec ces sons, et je me foutais de savoir ce qu'était telle ou telle forme d'expression.

Bref.

Là ton mail me rassure, et je t'en remercie.

Je comprends mieux, et je t'approuve.

Parfois j'explique que mes mots me viennent d'un jaillissement de feu, d'une bouffée de hargne, avec les mots que mon père ou mes amis m'ont mis en tête et que j'ai trouvés beaux.

J'explique aussi que l'écriture gratuite ne peut être, et que l'Électrique qui a mis un circonflexe au milieu d'une ligne a mis un accent, pas une lettre, et qu'en cela il a fait un choix.

Inconscient ou non, ce choix est.

J'écris avec des images aléatoires en tête, qui s'allument, s'éteignent.

Le "grimoire" aura la forme d'un pupitre, avec quelque moine ou alchimiste, dans le noir, juste accroché à une lumière jaune, comme on en voit encore parfois dans la rue.

C'est cette image-là que j'aurai dans mes cubes, dispersés sur le sol, avant d'en remonter quelque château, maladroit, certes, mais quand même.

Le mot "piano" évoque un silence de tabou, de mausolée puisque ma mère en jouait, et que, après sa mort, plus personne n'avait le droit d'y toucher.

En fait, le bleu du "a" ou le médiéval de "oi" me permettent d'émettre des souvenirs, des amours, tout ce qui fait que l'on vit.

Et les cris.

Je pense qu'il y a des mots-clés. Et la terreur.

Sur ce, je vais prendre mon petit déjeuner.

Alice



AMt (poème 4)

Des laïus qui déchirent la racine aux rêves les estrades
s'effeuillent en parloir du verbe
et les binocles tendancieux du grimoire que je tourne et
retourne haletante
foudroyée d'une dichotomie impalpable que quelque visage
epargne

Les moignons explosent
Les hachoirs s'en mêlent Plus viscérale qu'ailleurs
je lui dédie mes failles et mes encombrants
mes calques et mes sirupeux du jour

Retourner dans un jeu de cubes le tapis découvert et
renchérir le farouche de ses aïeux

La baignoire pleine de sang écheveau et torture tout de go
ou quand les panaris rappliquent à la pointe du fusil

Son journal arrache mes scalpels
la buse en pharmacopée du temps

À nos jours
À nos simulés de nids
où pupitres et escales s'émerveillent
À vos hexamètres dactyliques qui s'engorgent de rictus

Je veux lire nos esclandres et nos larmes nos calfeutrés
nos tendresses happées en palimpsestes le joug

Je lui écorcherai ce manuscrit réverbère sous le pont
avec nos ongles d'éphémère pétrirai ses muscles et nos
grenouilles sans plus de maux
qu'un vulgaire syntagme



11 h 54

Chère Alice,

Il est bien balancé ce poème! Une réponse cinglante à mon laïus pseudo-philosophico-psycho-linguisto... je ne sais quoi, en tout cas pénible et prétentieux, qui se fait ramasser en beauté par ton artillerie verbale terriblement efficace comme d'habitude, mais là encore plus que d'habitude. Bravo!

Je ne recommencerai plus. C'est promis.

12 h 23

J'espère que tu continueras le jeu, de quelque manière que ce soit.

12 h 33

Bien sûr.

3 mai – 3 h 28

Cher Claude,

J'ai commencé notre jeu avec ton message, comme base, et j'ai entamé un fichier Word.

Ta lettre, ma réponse, le poème 4.

Pour l'instant c'est tout.

À toi, si tu veux bien, d'y mettre ta patte.

14 h 40

Chère Alice,

J'ai complété le jeu en écrivant un texte dont je ne suis pas entièrement satisfait, toujours trop théorique, malgré ma promesse. Je vais casser ça dans la suite.

J'ai ajouté quelques échanges brefs, ainsi que dates et heures. Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Qu'en penses-tu?

14 h 58

Cher Claude,
Je me suis permis de corriger les heures et j'ai lu avec attention ton texte, toujours aussi pointu.
Je ne sais s'il faut vraiment numéroter. Quand j'ai mis 4, c'était juste pour me repérer dans mes poèmes.
En revanche, l'idée de dater en fait un journal.
J'attends avec impatience ta suite.
Sinon, je t'ai envoyé le poème 5... Qu'en as-tu pensé? Il y a une connivence entre notre jeu et mes mots poétiques.

AMt (poème 5)

Les failles d'une parabole au tombeau qui lacère
les doigts voûtés où germes et apocryphes pendent les dévots
Il écoute écrit et chuchote
en des songes abjects qui se pleuvent l'aiguillon coi

Je me tire au plus vite fermente et poltronne je craque les
ongles perchés la tessiture écarlate
en des columbariums qui se flattent les écrits qui incombent

Je voulais serrer dans mes lèvres le verbe avoir estomaquée
et haletante des ténèbres de croches poursuivant ces
gargouilles de nos fats

Imperceptible et accro d'une jute je m'enfonce mes
élucubrations à l'aube de ma gorge
le deuxième étage en circonflexes de la mort

Blême
le bonjour aux capharnaüms de cafards pistils au vent
mâchonnés et exécutés par-delà les sarcasmes les
écoutilles
canons et potences

Vibrer une seule fois
d'une défaillance eu égard de nos carquois les paltoquets
emmurés en des bris de pièges traquée embusquée de
ronces
la Malibran tараude mon esprit qui s'éclipse

Harnacher le crin de l'archet où crimes et silences en virulence
de nos voix violent le contre-ut de mes nuits

Je vous offre les reins aux syllepses d'un duel les déments en
faconde de vos rires plus que gisante
le claudiquement hirsute du pilon

Prétendre aimer sans discontinuer cracher mon venin et leur
devenir sans coqs ni râbles aux quinconces de nos ardoises

15 h 51

Chère Alice,

Pardonne ma lenteur d'aujourd'hui.

Je voulais prendre le temps de lire ton dernier poème, et d'abord de l'imprimer. En ce qui concerne la poésie, je tiens à tenir du papier dans mes mains.

Ce poème me semble moins sombre que les précédents, plus serein sans perdre pour autant de sa force, bien au contraire.

Et la connivence bien sûr. Je vais, moi aussi, m'enfoncer *mes élucubrations à l'aube de ma gorge*.

Théoriser n'est qu'une face de ma personnalité. J'aimerais introduire un peu de poésie sans prétendre concurrencer la tienne, ce qui serait ridicule.

16 heures

Oui, tu as raison. Si tu écris des poèmes, on ne se fera jamais concurrence, et ce serait passionnant.

La philo et moi...

Merci pour ce que tu me dis sur le poème.

J'aime beaucoup tes poèmes, que ce soit en prose ou non. C'est excellent, et je suis loin de dire ça souvent!

Alice

16 h 46

Je te remercie. Venant de toi, cette appréciation me touche profondément.

Claude

C-L C

Malgré ma promesse, incorrigible, je poursuis mes divagations.

Je m'en suis avisé un beau jour: ce que l'on connaît ce sont des intermédiaires, jamais la chose elle-même. Cela commence à la naissance et ne change pas par la suite.

À la naissance, nous sortons de la chose elle-même, cette chose que nous étions parfaitement, et nous devons apprendre en brailant que nous ne le sommes plus, ne le serons jamais plus. La mère, son image découpée, volante, son odeur nostalgie, sa voix d'écho, son goût drogue et surtout son contact chaud, élastique, ce sont les médiations les plus directes, mais médiations encore. Tout cela fait une mère. Pourtant ce n'est pas la mère, celle qui est définitivement perdue. Et il en est de même plus tard pour tous les êtres, tous les objets. Comme si le monde nous envoyait des messagers, mais qu'il se refusait à une connaissance sans médiation. Pour ça, il faudra attendre la fin de l'histoire...

Aucune importance, au fond, puisque notre esprit invente les êtres et les objets à partir de ce qu'il en reçoit. Il en fait une réalité qu'il projette en retour sur le monde, mouvement de conscience en sens inverse du mouvement des messagers physiques, une espèce de rebondissement (*intentionnalité*, disent les philosophes) dont sans doute seul l'être humain est capable.

Reste que nous sommes, consciemment ou non, frustrés de ne jamais accéder au monde réel en soi. À sa place, nous devons nous contenter d'une réalité que nous créons nous-mêmes.

Pourtant, il peut exister, très rarement et très brièvement, une émergence directe et immédiate du réel à la conscience, expérience à la fois merveilleuse et effrayante. Je ne la connais que de l'avoir vécue, et elle demeure pour moi un mystère incomparable.

Mais le plus important pour nous, c'est que le langage, et singulièrement le langage poétique, possède la faculté proprement fabuleuse de créer une réalité indépendante des signaux intermédiaires dont le monde ne cesse de nous bombarder.

S'il s'affranchit de la nécessité de dire le monde, s'il en repousse les avances en renonçant au sens, le poème crée

une réalité verbale qui puise dans un fond d'images et de sons recueillis. Ce fond, tout comme le réel, est inconnaissable directement. Il ne communique pas avec nous par la vue, l'ouïe, le parfum, le goût ou le toucher, mais par la magie du verbe. Et sa réalité est le poème.



April
2018

AMt (poème 6)

L'excuse du cri aux blattes échoué sempiternel et voleur
d'un coup de poing qui se muselle

Le cœur écorché en des pigments d'affabulations où aimer et
vivre s'ignorent
le jonc afflue
les perles émanent d'un terre-plein qui se calfeutre bouche
cousue

Et de l'affriolant tout s'égare en moi les taupes les mâts les
escarres Les primes saveurs d'un baiser de rien tronquée je
m'évade

La danse surgit vitriol et métronome
prête à cadenasser l'humeur du pal

Qui lui décernera l'aube du pas cadencé hystérique et
dissemblable les voix rendant gorge plus que tout l'oreille
hurlant de ses acouphènes au regard

L'émeute s'estourbit le virevoltant se dédaigne
le sans s'écharpe qui sanglote

Apeurée je lui tends la main maladroite et piteuse
la tignasse valdinguant aux cris d'un iconoclaste Je l'offense
me parle table blette
ouvrant un tabou qui se perd

4 mai – 5 h 58

Cher Claude,

Ça prend tournure, et, comme le fait de danser, c'est bien
la première fois que je m'y implique.

Partir dans l'émotion et l'exprimer de quelque manière
que ce soit.

Car tel est notre but, non?
J'attends avec grande impatience la suite.
Il est près de 6 heures, je me décoince, le crime sort par le geste, et c'est plus bouleversant que jamais.
Merci à toi.

10 h 34

Ton poème, Alice, est tout empreint de la libération que tu me décris par ailleurs.

Je sens un nouveau souffle et une clarté qui se lève. En harmonie avec ton corps, et véritablement, il danse. Je vais le relire encore Le crime?

10 h 51

Le crime: la transgression d'un quotidien dans lequel je suis enfermée.

La danse et le poème sont complètement dus au jeu.
Alice

12 heures

Ce jeu me rend libre, me permet le dialogue, et c'est vital.
La connivence est là, et l'empreinte de la confiance plus que vivante.
Alice

6 mai – 13 h 35

Chère Alice,
Qu'il est beau ton dernier poème!
Un rythme de tambour astral et de danse ancienne à combinaisons savantes.
Ma contribution au jeu ne saurait tarder. Je suis bien lent par rapport à toi.

CLC

à front limpide l'œil clignote avant le départ urgence à jouer les cartes sur l'écritoire volante tu t'impatientes car la

comète n'attend pas elle filera en ramassant la mise si l'on
tarde encore tu tarabustes au tambour de buis à toi seule tu
retiens le feu dans l'ombre

le feu que tu as volé aux dieux en t'excusant de ta
maladresse le feu sur lequel tu cuis tes mots dans les
chaudrons de la nuit et qu'importe vraiment la recette
tu te brûles sans y laisser ta peau et les échaudés craignent
la glace quand tu leur parles

tu as dessiné ta danse de nixe avant que tes pieds ne
s'envolent ce soir

tu as parlé depuis toujours d'un cœur d'onyx noir
opaque qui se transparaît lorsqu'un rideau dévoile la scène
où tu balances en l'air

tu parles encore et j'entends des avalanches raser les
escaliers des glissements de chaussée en semelle pointue des
averses sèches qui hachent le fretin des cris ponctuant les
amours et les crimes

il est temps que tu m'accordes cette valse

AMt (poème 7)

En un jour où les enclaves tergiversaient
tu bruissais et j'écriais mes rauques ahurissants

Lui perdurer le iambe qui se pâme au pourtour de vos veines
tressautant
d'une mère aux crises incongrues qui me pousse jusqu'à me
harceler

La lame que je tiens saura décapiter la terre rouge de Santa Fe
l'obscurité en patère

Railler
les vicissitudes de nos incantatoires s'inscrivant en fresques
de sang
ou quand la monotonie expire enfin les élucubrations s'isolent
et se cabrent seins sans vergogne
révulsés à qui l'entendra

Je veux vous dire le chas l'huis et le pitre
les saccades d'une tombe enfuie les secousses et les râles
d'une extase la flamme entrouverte

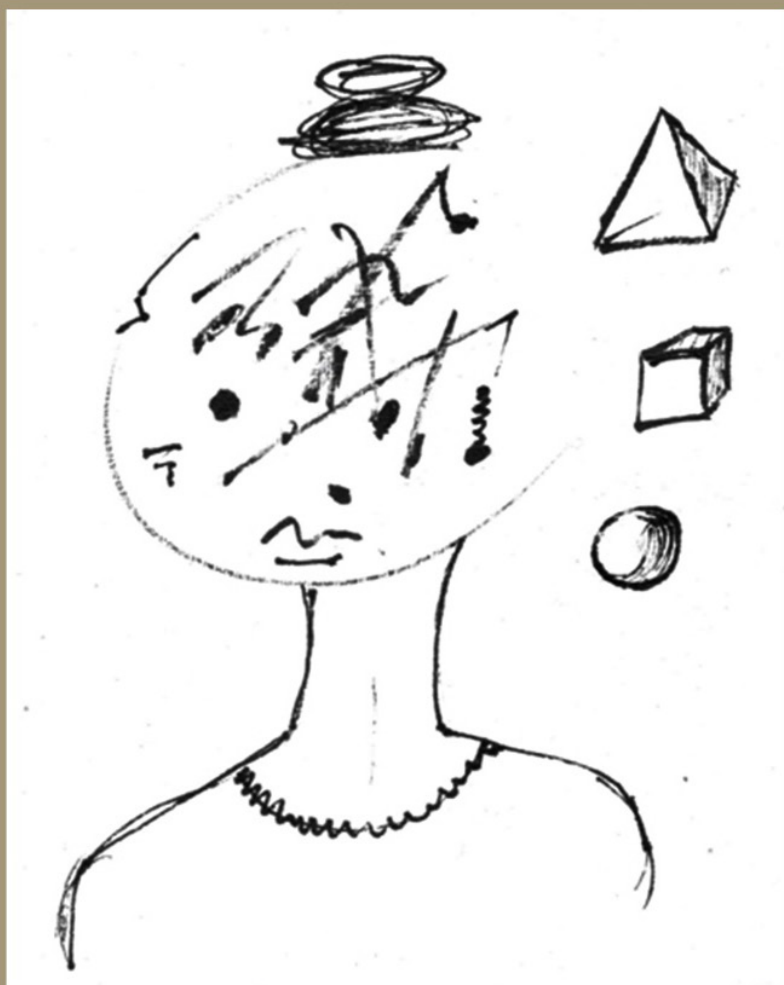
Je vous dirai le glas et l'espace le tocsin et la parade je m'en
irai vous arracherai à la mort en inconnue de nos vies

C-L-C

Pour toi, Alice, j'aimerais encore discourir – je me redresse et m'éclaircis la voix tandis que tu prends place sur les gradins du cirque – discourir du *peu de réalité*.

Résumons: il y a un réel dont nous ne pouvons percevoir l'existence que par les signaux qu'il nous envoie et qui constituent par la grâce de notre conscience une réalité, *réalité de peu* par rapport au réel dont nous sortons et où nous retournerons. Si bien que certains esprits pourtant éclairés croient pouvoir affirmer que "la réalité est une illusion", ce qui suppose une autre réalité, la vraie, derrière celle-ci qui nous tromperait, une réalité *authentique* qu'il serait possible et souhaitable de dévoiler. Je ne crois pas aux arrière-mondes quels qu'ils soient. Il n'y a rien derrière la réalité, ni au-delà ni en deçà.

Non, si la réalité manque de consistance, c'est simplement parce qu'elle se déroule dans le temps, et son présent n'a aucune épaisseur; elle n'a pas le temps d'être, elle est toujours *passée*. La réalité n'existe que dans la mémoire et la mémoire, même si elle se conforte d'archives, n'est pas plus certaine que l'imagination ou même le rêve. Rien n'interdit de préférer l'imagination à la réalité de peu; et la poésie s'en donne le droit en créant une réalité verbale qui vaut bien la réalité courante.



AMt (poème 10)

L'épépinée

Les tergiversations et les frayeurs des premières heures

Vous murmurer ce chahut qui m'échappe impitoyables
barbelés aux dédales et de pis en alois plus accroc que
cadenas je m'en vais vous retrouver
au salut de ma dépouille

Aveugle et effarée je te lis de brumes en carcasses éparpillée
incantatoire et blessée
La piquûre du molosse en succédané d'un pourquoi-pas

Je t'attends t'espère et te brandis là au détour d'un
circonflexe la caboche en écluse
les espaces miroitantes et affabulatrices à qui vau-l'eau

D'un poltron s'en furent les mignons abasourdis et tout de
flegme en fusion l'œil se révulse patraque et ignare
en gigantesque miroir

CLC

jetée sans voix à l'écurie fatale par les cheveux de luxure,
sous le joug assassin des fétiches qui te frappent, tu découpes
au scalpel des abîmes

tu noies les gardiens du monde dans un trou de mémoire
tu changes de main en vif écart, et le silence crache des
dépravés en paquets

la route de jais conduit les mécréants à l'aurore éternelle
et les stigmates des siècles à la bourse aphasique

Il y a la magie, la magie du verbe. Sans accessoires ni rituels, les paroles peuvent envoûter, bouleverser, changer profondément la personne qui les reçoit; elles peuvent faire office de philtre d'amour, ravir un cœur, mais elles peuvent aussi détruire, semer la désolation. La magie du verbe est inséparable du merveilleux que la poésie recherche. Il est des poètes, et non des moindres, qui le placent dans le monde et qui se donnent pour fonction d'en tenir la chronique. Ils se déprécient. Croyant décrire ce qu'ils observent, en réalité ils le créent. Car le monde extérieur, le réel, n'est pas magique, il est, tout simplement. La magie arrive au monde par le langage. Le poème engendre le merveilleux, parfois noir.

l'idole se dissout et te livre l'estrade où les mots meurent
on ne s'entend plus avec ce feu entre les femmes à l'auberge
la mèche diffère le combat, la relique se libère des odeurs
d'encens et s'enfouit dans le vide

tu fouilles trop tôt, trop frêle, dans la ruche brûlante, et le
phallus bouge que tu croyais de pierre, une buse s'y empale,
ce n'est

pas avec toi qu'il fera l'enfant du jeu

les épouses de théâtre passent lentement

tu rafistoles le trio démantelé, tu en inscriis le chiffre sur
la boîte céleste et elle épuise ses maléfices en laissant courir
l'innocente froncée à perte de temps

AMt (poème 11)

Au-delà de cette tendresse plus restreinte que teigneuse le
vivre au caduc
et d'une pipistrelle de velours qui s'enorgueillit la cambrure
au détour d'une main

Je tais
j'embrasse les échauffourées du ménestrel et de bourreau
ragaillardi l'impitoyable s'exécute
caducée contre la tempe

Pourrai-je quelque jour aimer les yeux rivés et pendants
d'un succès au cerveau malingre

Oserai-je écraser mes démons d'un coup de semonce le
pitoyable canon aux palimpsestes inhérents ou quand
l'heure égare ses volcans
vierge d'un iconoclaste aux doigts de serpent

Putride je crie
et l'indicible se calque sur les aires abandonnées où de royale
l'aurore respire la carlingue embuées et éclatées du soupir

Fuir puis revigorée je les perpètre le mime d'un augure qui
se terre la balle aux libertins de nos ouragans acariâtre et
furtive le troupeau enfin en synopsis

Leur virer les timbres-goussets leur signifier quelques
importuns et les pendre la mémoire salace d'un éclat
aux pavés du jour

9 mai – 10 h 41

Je lis ton poème, et je me demande si je ne te fais pas du mal.

Ce n'est pas mon but, et si c'est le cas, j'en suis navrée.

Peut-être préfères-tu que je me taise.

Je ne veux surtout pas être une gêne, sache-le.

Je réfléchis.

Alice

10 h 52

Tu ne me fais aucun mal, rassure-toi! Je ne suis pas insensible, mais je suis solide (j'espère). Et je ne veux évidemment pas que tu te taises.

Relis: tu n'as aucune raison de t'inquiéter de quoi que ce soit.

12 h 21

Ton dernier poème me touche beaucoup. Ta fureur se tempère d'un amour vital qui refuse de s'avouer, mais colore la coulée de mots d'une espérance diffuse.

Cette opposition interne entre le noir rageusement proclamé et le blanc occulté ne donnera jamais de gris, même joli, et reste une tension qui me remue profondément.

Merci, Alice.



1992
20/12

10 mai – 3 h 7

Cher Claude,

Il est très tôt, et je me surprends à aimer les moments que je partage avec mes amis, dont toi.

L'heure des confidences, du café et de l'écrit.

Il est vrai que je lis et relis tes poèmes – que ce soit en prose ou non, mais c'est bien là de la poésie – avec fascination et rencontre.

C'est un délice pour les oreilles et les mains.

Quelque part je suis frappée d'une admiration qui m'émeut.

Merci, donc, d'avoir permis à mon cœur de vivre de telles émotions.

4 h 38

Je ne sais plus écrire, détruite par les fantômes du passé. De ce mausolée minuscule "rien ne lui reste plus" (Barbara) J'ai découvert bien des choses grâce à la bande dessinée.

Comès, d'abord, Forest (Barbarella) et Larcenet.

Ah, et puis Lauzier.

Sfar, que tu apprécies et que j'ai refusé de corriger 2 fois (dont le Brassens), m'indiffère.

Moi je préfère les rêves, et ce qui en découle. Envie de ne les partager qu'avec mes poèmes, larmes aux yeux.

Tout à l'heure, quand tu te réveilleras, je serai là à me tarauder les méninges. Le café refroidit, le téléphone se tait, et le vague à l'âme se creuse de plus en plus.

12 h 29

Chère Alice,

J'ai adoré la BD *Barbarella* à sa sortie, et j'ai adoré son héroïne. Je me disais que c'était exactement mon type de femme. Je vérifie sur Internet: 1962. Diable! J'aurais mieux fait de me taire.

Depuis, j'apprécie surtout – je l'avoue sans gloire – les BD érotiques. Une fille bien dessinée m'émeut, physiquement

parlant, davantage qu'une photo dite "porno".

Il est probable que je garde un préjugé à l'égard de la bande dessinée, considérée comme un art à part entière, certes, mais cependant mineur. J'ai tort très certainement.

Je ne connais pratiquement pas Comès, et Larcenet guère plus. Une honte...

Quant à Sfar, je n'ai lu qu'un seul album de lui. Intitulé *Fin de la parenthèse*, c'est un hommage à Dali, présenté en introduction comme son maître. J'aime assez sa façon de dessiner.

13 h 17

Tu sais, c'est très très rare que j'écrive autant.

Je ne sais pas si ça vaut la peine de le publier. C'est mon rythme dans le jeu, je pense.

Pour une fois que je m'implique!

Crois-moi, ce que je te dis à propos de tes poèmes, je le pense sincèrement. Sinon, je suis plus évasive.

Alice

13 h 53

Continue, bien sûr, selon ton rythme (rapide) pour tes poèmes.

Pour le jeu, malheureusement, comme dans une file de voitures, c'est le plus lent qui impose la vitesse.

Mais je ne me sens pas trop coupable. Rien ne nous presse vraiment. Le choix des poèmes et la mise au point de l'ensemble se feront petit à petit.

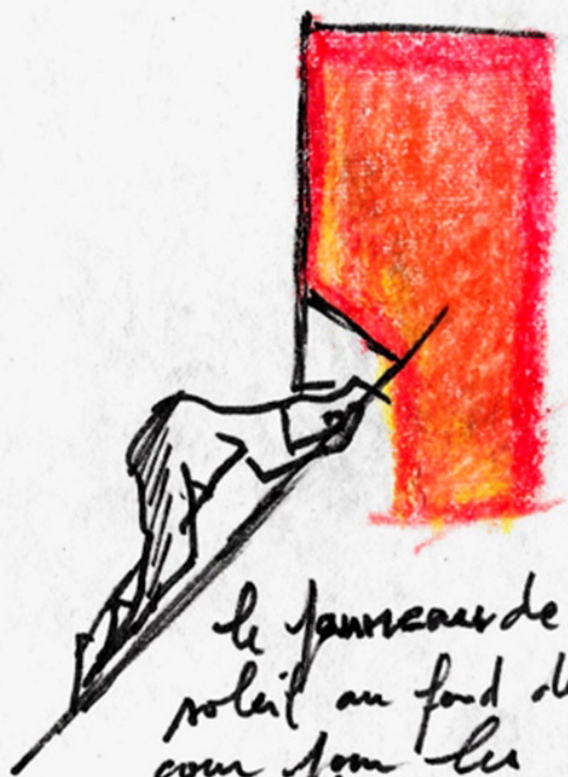
Claude

CLC

Dans mon rôle de rhéteur fumeux, il me revient d'aborder un autre thème crucial, celui de l'*automatisme* en poésie, ce que les surréalistes ont nommé ainsi, la parole dite ou écrite sans contrôle de la raison ni souci esthétique ou moral. Nous percevons un murmure incessant auquel il faut se fier. Ça parle, les images suivent, et non l'inverse, à moins que les

deux se confondent. Le langage n'est autre que ce que l'on a appelé l'inconscient, comme s'il fallait le doubler d'un concept pas davantage raisonné, mais au moins raisonnable. Quand je pense de façon logique et rationnelle sur un sujet pratique bien circonscrit, le flux verbal, le murmure, se poursuit par en dessous, et si je m'en avise, je ne le retrouve pas davantage qu'un rêve évanoui, sauf parfois, à la mine d'une furtive offensée à laquelle la ville n'offre que le son des moteurs en folie et le rire des noceurs dans la nuit, pendant que nous sommes à semer les graines de nos accords, les regrattiers du trottoir agitent leurs sueurs acides; j'enclenche ma vision distale sur ton emprise sans escarpes et tu t'éveilles fraîche d'un sommeil de cauchemars; tu souris dans ton recès d'où s'échappent avant l'aube les pastels du jour et les échos de ta voix sans limites.

Cette écriture n'est pas purement automatique. Je contrôle le langage, ce flux perpétuel, un peu comme un cheval sauvage au rodéo. Je l'enfourche et je cherche une symbiose. Il m'emmène où il veut, mais j'infléchis en souplesse sa trajectoire. Il s'agit de savoir qui sera le maître, comme dit Humpty Dumpty, il s'agit surtout de ne pas tomber, je compte tenir assez la distance pour investir ces contrées bleues que tu connais comme moi, et le panneau de soleil au fond de la cour pour les ministres assis près du reptile.



le jaune de
soleil au fond de la
cour pour les
ministres amis fis
du reptile

AMt (poème 13)

Un bouclier d'hystériques au charnier exhumé

Te dire les aléas du vent
où débarcadère et panse s'éclipsent de fortune et où bon
enfant je vous pistais

Tu vibres Je te suis
et tel un cymbalum le crime s'isole les gens me pointant dare-
dare en tyran de leur secte

La bascule poltronne s'égare en des lits qui s'émiettent
parcourir les katana d'une écorce l'horloge me persécute
et de leurs chamans la jouissance éclot vilebrequin à tue-
tête
se livrant à nos décoctions d'exclames

Entrer en toi comme autant de scènes du pis-aller les vestales
étourdies et flagrantes
d'une hypothèse de foudre

Sentir cette brume d'un corps qui se cloître plié
exorcisé en balafre du suroît sans plus de crâne qu'un tire-
d'aile à vous dédié

11 mai – 3 h 30

Cher Claude,
J'en suis au café, et je ronge mon frein à épandre mes
logorrhées auprès de toi.
Alors je range mes mots, poèmes et autres, mes pastels.

Un gris souris qui se nourrit du noir de la nuit, et mes
fadaises, ineptes et perdues en des délires bien banals.

Peut-être saurai-je écrire un poème, peut-être même
dessinerai-je, et mes spasmes indolores se retrouveront-ils au
panier.

Pour l'instant "la boutonneuse" se flanque une gifle et s'en
retourne surveiller les carottes qui cuisent.



CLC

j'étais monté très haut, sur un énorme cube de glace
si je me souviens bien, pour prononcer une harangue qui
devait changer la face de l'onde sur une grande étendue de
fréquences avant la fin de l'hiver

j'ai dû glisser

j'aborde un passant, les pieds dans le bitume, et je lui
raconte l'histoire, vieille de trois millions d'années, du galet
de la vallée du Makapansgat il n'en revient pas

je m'inquiète pour sa famille et ses amis qui sans doute ne
le reverront plus

le temps, ah, le temps! assis sur un banc dans le métro,
je vois le temps à l'image des rames qui viennent du passé,
lâchent des femmes et des hommes, en avalent d'autres, puis
disparaissent vers l'avenir

parce que moi, aujourd'hui, je reste à quai je ne participe
pas, je ne vais pas dans les tunnels finalement je sors sous le
ciel, la glace a fondu et je décide de voyager

j'ai tout l'avenir devant moi, mon passé doit se trouver
derrière c'est parce que je marche

pour les immobiles qui ont connu Gilgamesh le passé
s'étalait devant eux et l'avenir venait derrière leur nuque

sur la route qui file vers la grande naissance, il y a des mots
qui me doublent

je les rattrape, vous pensez bien, pas question de me
laisser griller, ils n'arriveront pas avant moi

ils se laissent gentiment convaincre et nous cheminons de
concert sans nous presser, ils bavardent à tort et à raison

la mère du temps navigue au perché de la hune, près de
son marlou, me disent-ils, et ça les met en verve

au dos des enveloppes, se collent des bigorneaux perceurs
qui se transportent ainsi jusqu'aux Indes afin de supplier le
vieux Saturne en costume rayé et souliers vernis

mais les gastéropodes ont beau se tamponner la coquille
et entrer tous en transe, le barbeau ne se laisse pas fléchir
ils n'y couperont pas

ce n'est qu'une histoire inventée pour passer le temps et
d'ailleurs voici le secret: passer le temps, sauter par-dessus
qu'est-ce que vous en dites? avec nous, vous êtes capable de
tenter le coup

un miroir clignote dans le feuillage d'un tilleul au bord d'un
chemin de terre qui monte à toucher le ciel

les coquelicots rient en déployant les blés

les grillons casqués brouillent les pistes avec obstination
nous marchons en raclant la poussière

un corbeau en rase-mottes nous ordonne méchamment de
rentrer chez nous

le but est proche, mais des cailloux ronds sous nos pieds
nous roulent en arrière

une chèvre mange des pommes et bêle en se moquant de
nous un piano abandonné joue tout seul des gymnopédies
pour nous encourager

et soudain ce chemin vicinal se met à exister de façon
intempestive

sans à propos, à contretemps, il rejette dans le néant tout
ce qui n'est pas lui, épiphanique d'un réel impossible

et il m'accapare, devient ma propre conscience,
je me perds en lui qui est absolument tout parce que
scandaleusement présent

nous avons passé le temps dans cette minute d'éternité

AMt (poème 16)

À toi ces balustrades qui s'écrient
À vous mes cils éphémères l'écritoire s'expurgeant

Je serre vos incandescences et nos escogriffes
détrônée
la barcarolle aux estafettes se dénude laissant place à ce pic
cet éberlué de gibet

La danse aux mœurs d'une épitaphe plus rat qu'une place de
jais

La banquise éclipse nos peurs biaisées
et tandis qu'une étoile se fait le lacustre d'un panégyrique je
t'observe bouleversée

Nos pas qui célèbrent les estaminets mon orgueil qui t'enlace
quel que soit le croque-mort d'un soleil éperdu

Le baldaquin aux parcours de moire je vous cherche et vous
enfuis en pastorale de l'écueil

Qui saura où s'étire l'engrenage le désarroi de monceaux en
ardoise hâlée et poltronne
d'un clavecin qui se taille

Je lui dirai à livre ouvert mes batailles et mes murmures mes
cuisses d'un antan qui s'effeuillent
le silence d'un tram aux filins d'une claque



Ally
2013

CLC

je ne sais pas, une figure paraît sur l'ardoise déchirée,
femme arrachée comme affiche de la page d'un mur, je ne
sais pas

la robe givrée balaie les terreurs théâtrales, il ne se peut
pas, il se peut que surgisse accroché aux friches centenaires
un dieu de carnaval dans l'ombre d'une prêtresse cruelle

tout disparaît dans la joie, il faut l'entendre, elle nous
dissout, tout ce que nous pouvons savoir, à bout de lucidité il
n'est que de l'accepter et de nous engloutir dans un feu digne
de nos orgueils, je ne sais pas

un tissu flotte sur les pilotis en attendant ripaille un
accordéoniste tangué à bout de souffle

j'entends au travers des ailes d'un phénix la musique tenue
par sa vervelle et je ne décevrai pas la magicienne du verbe
qui tient dans sa manche une dame de pique au jeu que nous
gagnerons contre l'empire

des barques sont prévues pour nous passer sur l'autre rive,
des chants, des fleurs, je ne sais pas

tu lances avant le lever du soleil les liesses pour l'accueillir,
jamais en vain, les mots et les images à la volée du jour, il ne
se peut pas, magicienne, il se peut que ma voix déchaîne ta
voix, délivre la dame du pic rocheux où son père l'a exposée
aux monstres marins, la brave indomptable

je te reconnais

tu viens de loin, d'un royaume éperdu, d'une civilisation
oraculaire, je ne sais, et tu en parles encore la langue

AMt (poème 19)

Les Gnessiennes s'écarquillent faisant place aux archives de
vos yeux ruisselants parme
et de nos jours l'anthracite se plaît à se mirer en des
mouvements de grâce

Pas d'orchidées
pas même de myriades ou de sépulcres juste une corde
oubliée

Il se tord et se confie
dans la douleur d'une bagatelle

J'écoute ses elfes
je lui prends la main sans aucun regret
et de nos nouvelles éclipses s'étire une galaxie

Elles m'observent les langues se délitent et de diamant à taille
de silex
je m'en retourne aux fiefs de la peur

Entrouverte et iconoclaste la nuit se ferre de cuirs et
d'idiomes le tain de circonstance
et elle
écoutant nos potron-minet qui exultent
sans plus de Gray que de luxe

Je harangue les futurs oubliés les enclaves et les Barbarella
dêçe de ne parvenir qu'à me soustraire au-delà de leurs
bonimenteurs



18 mai – 10 h 41

Chère Alice

C'est vrai que ton poème *Cran d'arrêt* – écrit il y a vingt ans, c'est bien ça? – m'a littéralement subjugué.

Mais tes poèmes actuels, en particulier les deux d'aujourd'hui, n'ont rien à lui envier, crois-moi. Tout ce qui fait ta force et ton originalité n'a pas changé. Pour moi, cette permanence de l'essentiel découle de ta totale symbiose avec ton écriture, elle n'est pas écrite *par* toi, elle *est* toi. C'est en cela que, bien davantage que d'autres, dont moi, tu es totalement et absolument *poète*. Alors que je me disperse, tu approfondis sans cesse ta spécificité. Quelqu'un (je crois me souvenir que c'est Edgar Morin) a remarqué que la caractéristique du génie est de creuser toujours le même sillon. Je n'attenterai pas à ta modestie en te qualifiant ouvertement de géniale, mais je n'en pense pas moins. Prends-le en toute simplicité.

Chacune de tes livraisons du matin est un bonheur.

Claude



CLC

je prépare le terrain en recouvrant la page d'un tapis de
cendre la piste d'une sprinteuse d'esprit si rapide que le vent
s'en tire d'une aile brisée

tu guettes la parole qui surgit d'une terre ceinte de bois
musicaux il est temps d'emboucher quelque gorge rendue à
sa vocation de

Sybille je te dirai les foules assassines qui te convoitent
je te dirai les victimes sans nombre de la folie des héritiers
et tu sauras chanter et danser la joie qui te préserve je
voudrais que tu règues toujours sur ta course, poursuivant
les magnificences d'une langue enfouie depuis longtemps
dans les égouts d'or des civilisations, là où elle échappe aux
écoutes des argousins qui la traquent

voici venir le poème de feu dans ses bottes de rosée écoutez



AMt (poème 25)

En des cendres ci-devant épamprées la courbette oratoire
d'un chalumeau qui s'imprègne tandis que la vie
catapultée en de célèbres égouts la terre rendant gorge les
tambours de calcinés

Je mis fin dès lors aux courtoisies monocordes je soustrayais
leurs billevesées et leurs cantates sourcils amers
d'une soif éventrée

Ils s'en vinrent par milliers égorgeant les fous de leur frayeur
prétendant n'être que les descendants et le rire me privant
de stèle
je jouai la *Chaconne*

Bientôt molestée et chagrine
les caméras hérissées se mirent à m'espionner affamées et
discourtoises

Ils furent enfin jusque dans leurs cases
se retrouvèrent flanqués de pyjamas aux couleurs du délire
les piteux et les sans-vie bramant quelque rythme durant
les bourdons du libre-arbitre

Je visitais les murs les laves et les hors-la-loi me pris pour le
soudain les morpions et les buses
sans plus de cadavres à enterrer

CLC

après le passage de la profération, les querelles se
calcinent et la ramure de l'ombre gagne sur la colère
pourtant le roseau siffle des mots terribles qui déracinent
la sagesse dans le jardin du père

la foule alors saute la clôture pour aller braver son miroir,
et c'est à rire vraiment cette terreur

je me souviens des souris qui nous épiaient depuis la Lune
et des rameurs qui remontaient le fleuve en chantant des
antiennes capables de casser la chaîne des prisonniers, de
briser la tige des fleurs toquées, et c'était un affranchissement
sans ressentiment

la peur des spectres sortis des épitaphes se dissipe dans la
tornade de sable qui décape ma mémoire

je te vois rescapée sempiternelle du fiel, échappée de la
mêlée de haine, revenue de tes fêlures fatales

je te vois léviter indéfiniment dans un vieux fauteuil sur la
vague de ton carillon

les crayons dansent le flamenco tandis que tu prononces
les mots qui me haussent au-dessus des avilissements du jour

AMt (poème 28)

Mon corps détrempé qui s'ébranle mur alangui du quant-à-soi
l'ossature démantibulée
en figure lacérée et poltronne

À nos décoctions la langue-aubaine de ton antre je relis ton
corps et nos tavernes tes nouvelles de moire nos robes-
esquifs
et mes mots à peine chuchotés

Ma sève ignore le cartilage du taiseux sanguinolente ou
narquoise du tourbillon qui se mire
l'avachie aux coffres dépenaillés

Toujours escortée de quelques histoires je débite les meurtres
et nos propos les psychoses et les cafards le gouffre en vos
squelettes
et nos gorges qui se scindent

Tu vaques à la robe d'une nymphe refusant les contacts les
perles et l'échine Dès lors cadénassée je sors mes scalpels
près de crever l'œil du fanfaron enfin escogriffe

Fuis
va rejoindre les échalas qui m'étouffent mirobolants
et internés en des pâtures de cabales ou de moines
qu'importe
les gosiers à peine esquissés

22 mai – 2 h 30

Je prépare mon café, et je ronge mon frein.

Appréhension d’avoir perdu mes rythmes, quand une amie me dit que c’est plus compréhensible – ce n’est pas le mot –, mes cadences. Mes crocs.

Leur dire ce qu’est être humiliée d’être attachée en hp. Avec les caméras qui surveillent.

Honte d’avoir été si mal conseillée, entre ces médecins, en vrais coqs, qui refusent de se parler. La connerie humaine n’a aucune limite.

Crier.

Après moi, après tous, après l’absence et l’ordinaire, truffé de hantises, et les amours impossibles.

Alice

11 h 54

Je suis très ému par ta missive. Tes offenses subies, tes déceptions... J’écoute sans savoir quoi dire. Oui: “La connerie humaine n’a aucune limite.” Je n’ai pas de honte, sinon celle souvent d’appartenir à cette espèce humaine.

Tu n’as certainement pas perdu tes rythmes, tes cadences. Tes crocs? Tu peux mordre un peu moins, disons plus sélectivement, sans les perdre pour autant.

Quand ton amie dit que c’est plus “compréhensible”, je pense qu’elle signifie que c’est moins éprouvant. Mais la question qui te tourmente est légitime. Tu as accordé ton souffle à la fureur et tu crains, si tu perds celle-ci, de perdre celui-là. Ta fureur était non seulement dirigée contre la réalité extérieure, mais aussi trop souvent contre toi-même. Garde ta colère salubre! Elle est sans doute indispensable à ton “génie”. Mais, comme tu le fais de plus en plus, je crois, cesse, autant que possible, de tourner cette colère contre toi-même.



Art
2018

CLC

Nous jouons, Alice, ma sœur, au jeu du hasard et de la liberté. Le seigneur d'Alep, au XII^e siècle, possédait un château appelé "Hasard" où les Croisés français qui occupaient la région venaient jouer aux dés. Ce fut là, dit-on, que pour la première fois des joueurs nièrent l'intervention d'une puissance occulte, dieu, destin et autre, pour justifier leur chance ou leur malchance. De ce désaveu vient, en français, le sens radical du mot "hasard".

La raison n'a aucun pouvoir sur le hasard, mais elle y reconnaît son origine inexplicable et, surtout, elle affirme qu'il doit exister pour que la liberté soit possible. Il y a un faux hasard et une fausse liberté, illusions qui résultent de l'ignorance des causes. Mais il y a un hasard vrai et une liberté vraie, antérieurs à toutes les causes, antérieurs même à tout ce qui existe. Ce hasard et cette liberté originels ne peuvent se dire. S'y abandonner est une sorte de perdition loin de tout repère mental et de toute réalité. C'est aussi la condition de la création, à partir de rien.

Le hasard est responsable du surgissement initial, répété autant que nécessaire, et il préside à la progression du jeu, d'un jeté de dés à l'autre, à l'influence de ce que tu écris sur ce que j'écris qui influence à son tour ce que tu vas écrire, et ainsi de suite. Cette secrète correspondance n'obéit à aucun déterminisme. Nous expérimentons dans notre jeu une absolue liberté.

AMt (poème 29)

Bride abattue je clamse
les aiguilles se pavanant en corps-à-corps ridées flapies et
grêle
mon pubis s'entrechoque d'une valse

En prétention glapissements et œil de verre incrédules je
voue diatribes et consuls
au faite du cloaque de nos heurts

Personne
revers et paniques d'amazone qui expectorent saillies
incantatoires palabres à l'osmose
où l'incongru se perd la vielle du ci-gît

Je hurle fouettant les extases
harnachée et foudroyée de quelque mâtin le truchement
d'une apocope au désir d'entre-deux à jamais bafouée

Je soudoie le front de quelque tribun émiette les éclats d'un
col qui se tait farouche de nos mers l'exhortation en
premier alambic

Charade tu m'aperçois le talus incertain plus horripilant que
genièvre en immondice d'un lendemain la brisure à peine
entamée

C-L C

une troupe éreintée approche le fief de ton sommeil tôt
marqué d'oracles

ce sont savants vagabonds perdus dans les poussières que
les astres raclent sur les bancs des écoles, trempés de l'eau
des suaires laborieux, balafrés par les vents des confins aux
piliers de marbre

ils avancent en maudissant le ciel qui se gonfle et va leur
cracher à la gueule

ils gagnent à temps le château où tu dois, corps de braise
défendant, les accueillir pourtant

ils boivent, ils jurent, ils jouent, ils te jouent aux dés, ta
liberté en enjeu

plus que viol, le crime aléatoire s'inscrit sur les ardoises à
régler je me propulse dans une Syrie de légende pour défaire
ces rustres de mon épée de papier

c'est grotesque assez pour les écrouler, reste à les achever
d'une nique derrière la nuque

l'offense du sérieux assassin se dissipe dans une lumière
magique qui efface de ton âme les marques d'éclats noirs

le jeu sans règles ni mises nous affranchit du modique passé

23 mai – 5 h 9

Cher Claude,

Je me suis laissé prendre au jeu.

Les mots qui reviennent marquent un tempo à nous seuls
dédié.

J'ai noté qu'il y avait, de ta part, et j'en suis heureuse, de
plus en plus de poésie, et nous en arrivons vraiment à un dialogue.

Effectivement, les dates sont importantes, et non
importunes.

Tu parles de "génie", je ne pense pas qu'il faille aller
jusque-là.

Je te renvoie mes corrections.

C'est passionnant de chaque fois nous relire.

Alice

10 h 39

J'ai imprimé ton dernier poème, je l'ai lu et relu tout en marchant, la feuille à la main. Dans l'ordre, parfois à rebours ou dans le désordre. Je ne m'en lasse pas.

Suis-je ce matin particulièrement réceptif ou ce poème s'impose-t-il comme meilleur encore que les autres? Je penche nettement pour la seconde hypothèse.

Je comprends bien que tu refuses d'être qualifiée de *géniale* (c'est réservé à Einstein...), car les imbéciles s'en gausseraient. Je dirai donc, avec ta permission, que tu possèdes le génie de la langue. Ça te va?

En tout cas, je tiens à placer ce poème dans le jeu.

Claude

AMt (poème 30)

À mes reines et mes chardons mes Étrusques qui se
gargarisent au palpable de leur crochet
les similitudes s'écarquillent le nez incurvé

Demain j'irai porter mes salaces et mes oublis lui continuant
de contumace à l'opprobre et les étés de cyclones
emberlificotés en des rênes de flambeaux

Je raconte les heurts les imbéciles et les carnassières la
vilipende qui s'extasie de n'être que là pour vous égouts
ou cadastre qu'importe

La flûte d'ébène s'immisce nos baroques la vitupère
et de nos nostalgies le lacustre extirpe les pendants tentant la
main toute torturée

Les ongles d'ivoire les cheveux-canevas tout s'éclipse
ou quand les parapets de nos miroirs se dénudent la virulence
inepte
les yeux de barbarie aux miasmes décochés

Quelque démon enfoui s'isole tache de murmures ou d'allant
les écluses s'ébouriffent
tapies au fin fond de nos mémoires

Quand je retournerai dans ces fâcheuses l'imperceptible se
redressera
et de nos flanquées les bagues
ne joueront que rythmes évacués

CLC

à la pointe de l'énigme flamboient des aurores, barricades
de lexiques clavés sur les colonnes du temple, carlines en
astres acérés, maîtres qui proviennent à la salve

je suis dans cette autre démente, et cette autre encore,
des milliards, partout je me trouve, mais là, là seulement
reconnu

un soleil se lève derrière la fosse et m'éblouit, je sais le
pas fatal vers une aube pour d'autres, la chute à la grâce de la
Dame sans Merci, le suaire qu'elle partagera dans la cage du
puits sans fond

répétit pourtant dans un temps écarté de la course à mots
débridés, en pagaïe dans le flux qui remonte à sa source, oubli
de l'estuaire en lever de rideau sur un spectacle qui coupera
le souffle à jamais, et écart absolu, oui vraiment celui-là, le
bain dans le texte de jouvence du passage à rebrousse-peur

je prélève ma part, la prise sans queue ni tête, le fragment
de hasard souverain, la coupe minime qui ne manque de rien

je prends la première rue qui me cligne et qui m'embouche
dans un jardin aux légumes fossiles et aux fruits de verre

une échelle s'appuie à l'épaule d'un nain

une meute de filles échevelées poursuit une horloge déjà
blessée je décapite à la cravache tout un parterre d'effigies
guerrières

je ramasse des os marins pour bâtir à la hâte une hutte où
rêver avant l'orage

AMt (poème 32)

De nos rixes qui nous sustentent votre calypso aux cuisses
d'air
se meurt zeste en exclame

Je viens t'étouffer d'un coup d'argile laisse au poing
à défenestrer les myriades et les étoiles le bonjour d'une
ritournelle en automne du phare
à peine émergent

Dites-moi ces chalumeaux d'onyx cheveux au vent
ou quand le psychopathe aux ailes d'acier
s'insinue les vestales du diamant

Je m'affadis me relève
et en baroudeuse d'une plèbe qui se barre je jette mes affres
et mes désastres sans plus d'espiègle que nos serres

Virez-moi la carlingue en retors vos bulles m'échappent
tant et plus que les silex aux crânes d'astreinte déversent leur
bile leur suc
leur tourbillon de moire

Je vous aime et m'enfuis pétarades aux syntagmes interloqués
la misère toujours plus dense plus calcinée
diantre
je vous vois en autrui

CLC

Une voix ancienne qui ne te connaissait pas devait te rencontrer le moment venu:

à peine entrevue par une fissure du vent, une coupe d'air,
ma sœur vive, toupie blanche, vire de bord, cheveux de
comète, seins de proue, la houle sous la taille, et disparaît
d'un coup de cheville; je ne sais toujours pas la rejoindre
sur ses terres, il me faudrait franchir le vide et m'unir à
sa meute, flanc à flanc courant, courant en appuyant le
souffle, solidaire et semblable malgré tout, malgré tout; je
recule, vertige de tunnel, bascule d'âme

le temps est arrivé, ma sœur donnée, où nous pouvons
rejouer l'origine dans la fonte des cuirasses
nous régnons sur les enceintes entaillées de frais
tu puises dans l'étang noir des hiéroglyphes à foison tandis
que je grave le marbre de Paros
sur la surface de l'eau qui retourne le ciel tu traces des
figures de lichen, de soufre, de sang et de terre
j'y vois le signe d'une gémellité promise je dresse la stèle
qui raconte la saga de nos ancêtres ceux de plus loin que la
douleur
ceux qui se confondent dans une aurore embrasée tu
déposes sur la berge des poissons de quartz qui lâchent leur
secret
je casse la stèle
nous chassons de leurs gîtes les geignards aux aigreurs
de momies et dans la clarté d'une étendue qui déroule ses
planches pour un spectacle au pinacle du feu
nous avançons ensemble sur le chemin des pousses
sauvages

AMt (poème 36)

Lui dire la lumière du vent
embrasser les desseins de nos heurts qui vouvoient la mort et
vous dire le malencontreux de la séduction

Caillasser poèmes et terrils je reprends mon chemin et son
corps éclate la folie du roide en brillant d'albâtre

La vie d'une osmose qui s'extasie plein chant
quand de mes guêpes je vous signe

Lui expliquer le luxe du temps l'enlacer et le conduire aux
quatre coins d'une sœur qui s'alloue la place du silence et
du fétide aux exploits rien ne pleure

Partir retrouver ses laps et feux mourants le relever
doucement en trésor de l'instant l'esperluette contrainte
de nous lire
quels qu'en soient les murmures ou les claquements

Relier nos chevaux aux pâtir d'un pilon
vibrer et revivre inlassablement le penchant d'un pion qui
s'exerce
et dans le blanc d'une lune décadente lui chanter nos
souvenirs
la pluie s'extirpe et se meut en palpitant

Il me regarde simplement
s'inocule un venin que je vois transparaître et du torrentiel
aux albatros
lui tendre un vertigineux de nos frelons

CLC

J'abhorre les gens sérieux, ceux qui croient qu'ils sont exactement ce qu'ils sont. En vérité, la seule activité digne d'un être humain, la seule activité vraiment sérieuse, c'est le jeu. Le jeu est l'activité libre qui enclenche la création. Il est inséparable du hasard et de l'humour, les deux haches du sphinx, parfois blanc, parfois noir.

lance les dés pipés! à notre jeu il n'est pas de perdant, nous
n'avons rien misé, mais la relance pousse les feux
tu t'avances entourée des menins du hasard qui t'ouvrent un
passage en s'effaçant devant toi
ta colère souveraine soudain terrifie les courtisans, et je suis
le seul à m'en amuser
envoie la balle au fronton de la connerie! je la reprends à la
volée, nous finirons par ouvrir une brèche
flèche sur la cible, boule sur les quilles, tu lâches tes fureurs
salubres, et je joue le contrepoin de ce ravage en riant
sous la cape dévolue aux émissaires des puissances
invalides
je joue de mon épinette pour t'appeler de ma hâte et
tu réponds mille fois par le chant unique de ta chair
ressuscitée
à peine de mon doigt ai-je effleuré le tambour de notre
alliance que tu danses dans ton palais les menuets du
diable et les passacailles effrontées

AMt (poème 39)

Un ange a titubé l'humeur vagabonde et étrange qui de mes
doigts s'échappe
le piano tombant de sa toge au pourtour du salon

Je l'observe et le serine
la feuille étranglée en une gorge tout émoustillée je le retiens
jusque dans son antre de superbe

Je le devine il se souvient de mes rêves où d'un chat plus sang
que vibre clés en main
ourdit de ses griffes la faille

Un
puis deux
et de nos ergots qui s'ébattent éclot l'outrance
le plain-pied de mon avalanche

Il me toise
me tend mon torse de vagabonde et de nos sillages qui
s'estompent je lui offre corps et cœur
trappes et synapses

D'où viennent-ils
ces frères au parcours d'instinct La survivance jaillit et de mes
reins surgit la lame
le discours en philtre l'apanage

Le surin se pleure le Loing n'est plus que vague rivière
où de mes échardes ne reste que la corne

Il s'en va crie quelque mélopée et de nos outrances cavalières
je plie bagage
en candélabre disparate



CLC

brise animale au froid brut qui annonce la veillée il est encore trop tôt pour ramasser mes billes je m'attarde tant que mon corps ne prend pas l'eau le chemin que je connais depuis si longtemps au soleil du Nord

les grillons silencieux juste avant la montée fabuleuse sur la terre sèche entre deux champs

la musique muette et solennelle dans l'acouphène je gravis la pente brève la bosse répliquant la boule terrestre la crête coupe le chemin qui s'arrête là au bleu de l'été

le regard porte loin sur la mer disparue que ces plaines ont bercée sur la vague de limon l'horizon s'avance et s'élève barre la vue d'un trait qui sépare la terre de la nue semble inaccessible comme le haut d'une armoire il suffit pourtant de marcher nulle urgence à gagner le faite je suis aux marches du palais glorieux dans la musique sèche et le monde existe comme jamais présent il communique trop présent impossible volupté et vertige il peut m'engloutir mais je flotte
roi des mondes

AMt (poème 41)

Tu es mon double de ceux que je ne peux ignorer ni serrer
dans mes bras le double d'un tain culminant où orgueils
étranges sont brandis
plus éclatants que jamais

Tu es cet aléa du létal au parcours de sienne indien et calciné
en des traits de parfums qui m'innervent et me brûlent

Je vous incarne mes fantasmes mes Gestes et nos lieux
fulminants Je vous tire une à une vos falaises nos rêves et
nos quinconces la fièvre haut perchée de ces épitaphes
que l'on malmène enfin

Tu es mon dissident de nos cauchemars patauds et infâmes la
lumière de nos ébats aux quatuors qui roulent en illustres
et s'ensuivent rejets d'une étoile morte dispersée

Quand nos mots seront à nul autre farfadets encombrés et
volcans Je vous vois rétamé une candeur nous glissant sur
la peau vos suées mes orages
je les capture et les embrasse près de vous malmener
le rocher de l'ours de circonspect
en lions qui s'ébauchent

C-L C

nous allons marcher dans ce désert jusqu'à l'effacement
du vent qui sauve

nous serons au pied du ciel les aventuriers de la dernière
cordée laisse-moi m'équiper pour la cérémonie

je veux paraître devant l'immense dans l'apparat de la
noblesse de loin

célébrer nos noces sur la crête flamboyante
il y a bien longtemps que je suis sorti du monde comme
une larme de l'œil

je ne peux me souvenir d'y avoir jamais séjourné un cri de
sang m'y avait jeté

un hurlement de mort m'en a ôté avant l'âge des amours
je joue dans un décor flatteur un rôle d'avantages le jeu est
ma seule vérité

l'être est voilé du linceul qui enveloppe mon enfance mais
un cordon me lie à lui, ce rien essentiel, ce vide de puissance
et coule un flux nourricier sans cesse menacé de se tarir de la
substance du rien est le verbe, seul réel je l'aspire

je m'en emplis comme un schizo de son délire
mes jaculations sont des fragments de vide

AMt (poème 42)

À ces cœurs qui soudoient mes mots et mes allants pétris de
sang et de seings l'ouvrage à peine esquissé

Elle
tapie au tréfonds de ma chair voix câline et agitée
sempiternelle la question du vivre

Je cours
voyant revenir son teint blafard trophée à paupières écloses
et de ce cimenterre l'opercule les yeux révoltés escogriffes
de nos tombeaux

Lui
tirant mes serments de deuil hors des parterres de verve je le
serre et m'offre une larme de suée
le torse en viaduc de nos soupirs

Il m'embrasse
je l'observe au narquois du cil persans et peccadilles
s'insinuent
le feutre en équinoxe de nos épistolaires

Lui dire que le temps échu s'en est tiré ni putride
ni gosier
pas même circonflexe d'une dame
qui s'écriait et se tait

Je m'éclipse les torrentiels écarts le chaton d'une bague en
cavité du rire syllabique
écervelé
en patronyme du mea-culpa

CLC

une tempête dans tes yeux de mésange et les effrois pâlisent
malgré la guerre repeinte aux couleurs antiques
sur une pelouse décline vers l'océan je songe aux ignobles
paradis les ressentiments s'épuisent dans des vases de
pillards j'écoute sur un coude le chant rayé des patineurs
aux frôlements amoureux
je voudrais en évaluer la teneur au doigt près
mais je ne vois pas plus loin que le tas de feuilles collées
de pluie qui obstrue le passage par où des nymphes
pourraient venir
prélevé par de méticuleux insectes le tribut de vie peuple les
futurs qui débordent
je recueille les traces du passage des plus sages dont les
demeures sont gardées par des enfants avec leurs boîtes à
malice
au creux de sa paume un garçon broie une feuille de houx et il
brandit sa main en sang face aux soldats qui se déversent
sur le trottoir
la musique sourde du temps
que faire de la colère quand la puce et le romarin tournent
dans le trou du puits
j'étais à me désespérer
tu es venue avec tes yeux de mésange et tes effrois de
tempête je t'attendais
nous allumons des contre-feux fous qui fendent la terre
jusqu'aux grottes de métal
nous pouvons alors moquer les cruautés aveugles
le monde ni les hommes ne nous atteignent



AMt (poème 44)

À ces chants éperdus de la licorne je me lève te rattrape et
t'assois
le clavecin en lueur de nos précieux

Qu'importe qu'il soit vierge ou fougueux fariboles et brindilles
à chaque conseil le son s'esquisse et s'émerveille
d'une telle fraîcheur

Un corps d'adeptes l'astre aux frontières du feu et tandis que
nos jouissances s'égrènent
je vous rejoins jusque nos rires

D'espoirs en perles les fallacieux en ligne nous nous enfuyons
à court-la-rue
ivres et libertins

Quelle écorce nous chevauchera montures et sueurs enfin
bues
nos siècles épars au tournis d'un miroir

Aimer nos dire et les affûter la psyché nous entraîne et
nous claque le septième en couloir d'une vibration où le
tonnerre exulte

1er juin – 9 h 13

Ma très chère petite sœur,
J'adore ce poème, vif, allègre, dansant. Et la brièveté
concourt à sa force d'entraînement.

Tu prouves que tu es tout autant la suzeraine des mots
dans le bonheur que dans le malheur. Décidément, j'en suis
maintenant tout à fait persuadé, il n'y a pas que le noir qui te
sied. Tu ne perds rien de ta force dans la joie.

Claude

12 h 13

Chère Alice,
Je relis tes poèmes.

Comme une première marche a été gravie après le *poème*
15 (je te l'ai déjà écrit), une seconde est franchie après le 34.
Ce poème qui a suscité mes réserves – trop acharné, disais-
je – à considérer ceux qui suivent, t'a permis de liquider tes
démons. Après lui, le ton change, les mots aussi. Et, à partir
du 39 compris, la joie semble sans nuages.

Tes cinq derniers poèmes m'apportent un pur bonheur.

Rassure-toi: ta force reste intacte en délaissant la fureur
pour l'amour (l'agapè), le refus pour la participation, le non
pour le oui. Et j'en suis infiniment heureux.

Je t'embrasse chaleureusement, sœurlette.

Claude

CLC

apogée du cran quelle allure
porte que vaille ce n'est plus l'heure de s'en plaindre sans
accrocs
les volutes en pointes de l'époque l'époque où tenir sous
l'averse vierge
quand un train stoppe en campagne et que des fantômes gris
passent les cloisons
le vent disperse la poussière jusque la rivière de feutre à quoi
tient la cruauté une distraction

c'est à pied que la dérive se cambre comme un Artaban de
plâtre face à Cléopâtre qui s'en moque voyez-vous ça
et de serpents se sustente la sublime qui balance le roi des
Parthes à la mer des Sargasses
prune séchée sur une enclume elle se donne aux libertins d'un
amour blessée elle crie dans la voile noire du navire qui
pointe de son mât le cœur du roi
sortie du labyrinthe je ne la laisserai pas aux ressentiments
oublie les crimes et chasse les épouvantes nous avons à
dresser la tour d'amour sur l'horizon

*

J'ai relu la fin du jeu dans son état actuel, et c'est de plus
en plus beau.

On se répond, on capte les clés de l'autre, à l'insu *des*
autres.

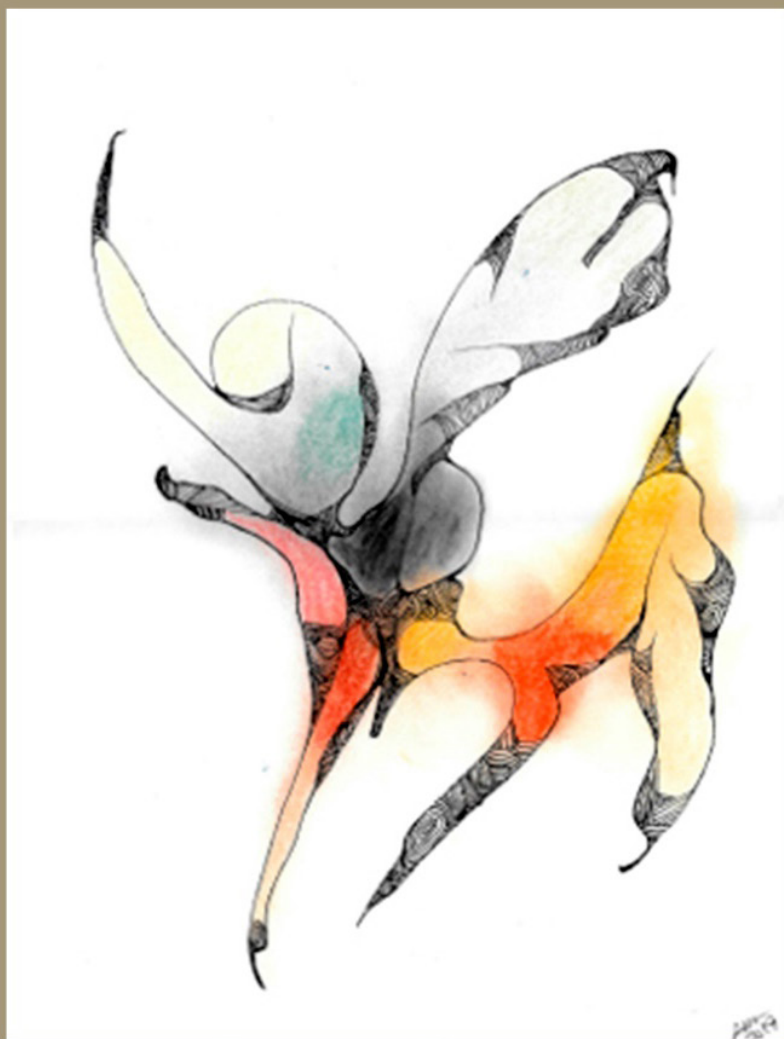
C'est vraiment beau.

Ce qui est fascinant, c'est de voir à quel point on peut se
retrouver, alors que nos écritures sont tellement différentes.

Je trouve que tes mots sont empreints d'une douceur, d'un
talent fou. Ne te déprécie pas, je t'en prie.

Merci pour tout, Frère de mon cœur, merci d'être là.

Alice



AMt (poème 47)

Les nerfs à pure folie d'un je t'aime qui s'ignore la pulpe
éclatante d'un paon
le oui-dire aussi primesautier que leur carcasse où carillons et
esthètes s'immolent

Retour sur un futur très cosy et immaculé broches en
sauterelles les feuilles d'un élan affadi Et mes digitales sur
un cran d'arrêt qui se flanque d'amour

Je veux vivre sans babiole
les serres exemptées l'arôme d'une trempée Boire à jamais
les particules et aboutissement je t'indique un miel les
blancheurs et nos aujourd'hui
qui se disent synopsis de l'écarlate

Ébloui tu t'élances
Je me vautre en des secrets iniques où les draps s'amoncellent
Les égards sont de mise

Je veux te regarder t'appeler et te délivrer jambes offertes la
moelle en palsambleu et mon cynisme qui n'en peut mais

À garder nos épreuves je vous offre le luire
les filins chavirant les défis de nos siècles

Je m'enfuis en des feux internes de nos deniers éparés vous me
dévisagez me dévoilez et je vous exige le fleuret
duel en escalade d'un soupir

3 juin – 12 heures

Ma très chère Alice,

Comme chaque matin au réveil – 10 heures aujourd’hui, très mal dormi – je consulte tes courriels et, surtout, je prends connaissance de tes poèmes du jour.

Je les lis rapidement sur l’écran, je les imprime et les relis debout, la feuille à la main, les prononce, silencieusement ou à haute voix. si familier maintenant de tes alliages, de tes accords.

Ce matin, je découvre deux poèmes d’amour, certes pas à la façon Ronsard ou à la mode romantique, à la Massénat, mais d’amour.

Si je me trompe, tu me taperas sur les doigts.

Depuis que je les ai lus, je suis comme drogué – mal dormi, je répète – aliéné.

Claude

15 h 40

J’ai relu tous les poèmes à la suite.

Les corrections que tu as apportées sont toujours justifiées du point de vue de la cadence. L’idée de simples pages blanches pour séparer les “périodes” est excellente.

La lecture de l’ensemble révèle une grande richesse ainsi qu’une diversité qui suit une histoire perceptible aux lecteurs suffisamment attentifs.

Au fond, il est assez rare qu’un recueil ne soit pas seulement une suite de textes colligés, mais épouse une évolution de l’auteur. Cet aspect ne doit pas être explicité, évidemment, mais sousjacent.

Tel quel, le recueil serait déjà viable. Mais tu désires sans doute le poursuivre encore.

Je te renouvelle mon admiration, ma chère petite sœur.

Claude

CLC

il n'est pas si tard que la belladone s'en distille en influx
de délire l'horloge sonne encore les grains de fragrance et se
pavane en provoquant les lustres encordés

le sabre enfile des colliers de fruits, de criquets et de
squelettes en flamme

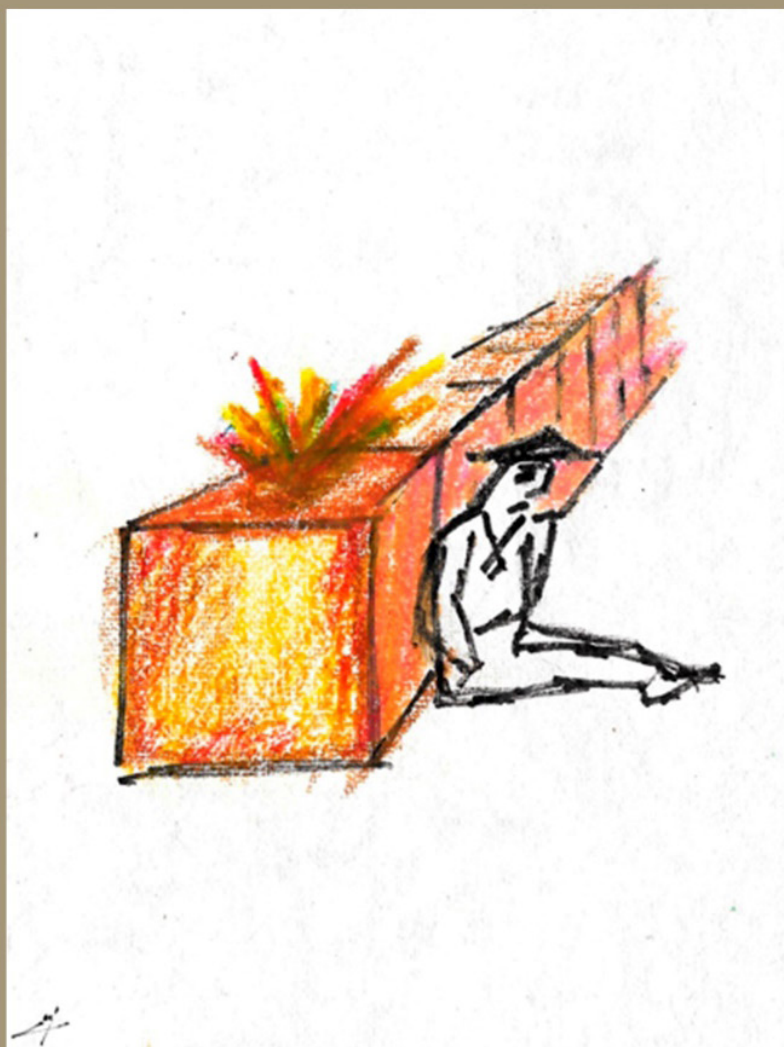
je te montre toutes ces merveilles pour te voir sourire, et il
n'y a pas de plus précieuse monnaie que l'éclat de ta voix qui
rameute les griffes et les convie à chanter l'amour

c'est un secret, il est posé sur un mur de vieilles pierres
entre un livre de contes et un téléphone cellulaire

les passants se hâtent et ne le remarquent pas

les porteurs d'hydromel sont occupés à converser avec les
vendeuses de babioles

une enfant joue à la grenouille bleue qui veut gober la lune
tu souris encore, et notre secret vient nous rejoindre pour
une balade en douce dans les franges de l'orage



AMt (poème 48)

Un aparté avec la mort sans coup férir je m'épouse en la
citadelle perdue
vibrante et dulcinée d'une blessure qui se réveille

Écartée du jour je me lève et l'écoute pleurer les feuilles
moites Les lanternes s'amenuisent
tandis qu'à l'aube je le serre

Un réconfort qui s'émeut
des cisailles qui s'éclairent le feutre-entourloupe Je m'éloigne
tête vide et penchée sur son visage je l'ébauche en traits
de mire

Que dirais-tu d'une simple suave la seconde aux cils
écarquillés brise-fer et seins de sueur la dame de pique au
café de nos céans

Je te livre mes mots et mes rêves mes athanors d'éclair aux
spontanées agapes Sinueuse je vous hèle
sans me retourner du fond de l'excès

En pimbêche du matin je m'étire et te raconte nos lueurs d'un
accord aux révoltes dyslexiques
mon frère aux cheveux d'ange

L'outrage est caduc l'ouvrage stimulé et redondant le bistro
qui vous heurte la main en apostat d'une reine aux fugaces
orages

4 juin – 7 heures

Cher Frère,

Je t'ai envoyé le dernier poème (48), en espérant qu'il ne te choquera pas.

Le fantasme est fait, dans mon cas, pour réapprendre à vivre, non pour emmerder l'homme concerné.

Rassure-toi, je ne te drague pas, je reviens de loin, et c'est essentiel.

J'espère que tu accepteras de mettre le précédent poème (47) dans le Jeu, parce que j'ai envie d'y être heureuse, et non de me remettre dans mon coin.

Je t'embrasse de tout cœur. Tu permets?

Alice

10 h 36

Chère Alice,

Ma réaction à tes poèmes d'hier n'était absolument pas une réaction de défense.

Je ne parvenais pas à croire que le "tu" (ou le "vous", puisque tu passes volontiers de l'un à l'autre) s'adressât vraiment à moi. Tu devais penser à un autre ou simplement à un fantasme... Et, en même temps, je souhaitais que ce fût moi ce fantasme. D'où le trouble dont je te faisais part. En fait, je me sentais jaloux de cet autre éventuel ou fantasmé.

Ton poème 48 de ce matin est magnifique, un des plus beaux, à mon avis, que tu aies écrit. Dans *Le Jeu*, nous mettrons aussi le 47.

Je t'embrasse comme jamais encore.

Claude

C-L C

par la fenêtre fêlée d'un laser rubis, j'ai pu m'échapper et rejoindre la vouivre dans le fatras de ses ardeurs

je n'y suis pour personne, doublé, invisible, dans une éraflure du tissu d'argent posé sur les incertitudes des marées
les astres montrent depuis peu des signes déviants qui

bousculent les armoiries de nos millénaires et les changent en rébus à multiples tiroirs

j'en profite pour glisser ma serrure dans les réserves noires que les incendies déposent après que le sang les a noyés

la relève sera assurée par le rire des enfants qui poursuivent la rose perchée dans la marelle des constellations je demeure voilé aux caméras des gredins je filtre le temps au travers de mon corps

je suspends des fils d'épée nocturne aux portes qui claquent dans les rafales de huées adressées aux innocents nous pouvons alors, libérés des paupières érudités et des pavillons de complaisance, croiser le fer de nos vocables dans un combat scabreux où chaque touche emporte la mise

il est question d'incarnation que d'autres ont dévoyée, de ce qui nous sauve de la notice, nous élève à la tribune, passe nos sueurs au filtre des discours et colle nos peaux à la gomme d'hévéa en appelant les esprits de la forêt auxquels nous ne croyons pas

nous sommes le lieu d'un murmure unique

le creuset bouillant où se transmuent nos voix qui ne sont déjà plus nos voix dès qu'elles résonnent dans la caverne sombre où s'accomplissent nos chevauchements de fierté

l'impossible fusion s'amorce à nos doigts électrodes des éclairs soudent nos yeux confondus

du silence de nos bouches naît le chant de temps aboli qui apaise la terreur et accorde les cœurs

AMt (poème 58)

Sur nos langueurs assagies je trouve une faïence du croire où
bras et crâne s'imposent
forts en gueules de marbre

En des terres micellaires nos suies et nos adagios plus rien
ne nous épargne sinon quelques haies vos caresses et nos
résurgences

Les elfes s'adonnent à la danse nous scrutent Votre miel ma
langue et nos berges
nous reluquent

Quelle soif surgit à l'instinct musaraignes de contralto
percluses la mémoire du dire

Je tiraille sur leurs outrecuidances
leur farouche et nos guêtres

À vous en croire la folie n'est plus les crises les grès les
patiences les cadenas s'échauffent et sautent
dans les tours déchaussées de nos faire-valoir

Quant à nos valse je te les offre et te les conte pas de
simulacre
juste quelque chimère
à l'orée d'une gorge de synthèse



CLC

là où se joue le grand choix des énigmes et des pulsions, la
muse du loup verse son obole aux dieux défaits
le registre des alcôves se referme sur les pages en
déchirures de serments
une lueur cligne dans l'œil multiple de Cerbère
une faveur nous est donnée, insigne et fragile, un passage
à nul autre pareil qui traverse les soleils et les gouffres
nos mains se trouvent et serrent entre leurs paumes le
saufconduit qui ouvre la nuit à nos corps illuminés
santons de l'incrédule
ravis de la dernière pluie sidérés de bonheur
nous arpentons mille espaces inouïs, déserteurs des
galaxies, le bond du tigre en sautoir, rien ne pourra nous
ramener aux étages de la roue d'infamie
la peau qui glisse conjure le péril
ton visage en miroir de mon visage, tu vois mon double
dans les jachères d'altitude lorsque l'autour rieur annonce le
matin de nos désarrois
je suis là pour ta mesure singulière, fifre de ta fanfare à
décoiffer les apophtegmes qui la ramène

AMt (poème 60)

Une mâchoire à croquis de squelettes les briques qui
s'énoncent nos Ostrogoth aux yeux de pulpe et nos
balades s'égarent
nées adultes

Entendu tes espaces d'ouvrir
tes bras qui m'appellent Nous
en caducées du miroir Je vous ris hanse qui jongle
le gaillard d'une pendule

Nos arrière-plans nos plaisirs nos pulpeuses nos octrois Ton
aisance et nos débits tam-tam avant l'heure
aux langues d'armes

Si seule j'avais pu taire et venir à bout de tant de
consternation la revanche du pendu de l'escalier
le henné et leur porte-faix

Je hais ces boutes-paroles t'emmène dans un monde mille fois
guépards où se chevauchent luxe et hormis la garde près
de ton corps et de nos cals

Caresser nos pilotis ni soumission ni dévots et te confier ce
journal de guerre déserteur enfin
le sucre en apogée

CLC

les volants de la reine, en volte de vent d'un fier canasson,
balaye la zizanie et le bourdon

tu te métamorphoses, ingénue d'un bal où les célèbres
s'effacent devant ton ombre de lave érubescence

je te regarde briser le temps et je sais le corps de fille
neuve que le tissu me voile

tout le mystère du monde est une robe à ôter, et tu te
donnes alors à ma soif sans limite que tu apaises de tes lèvres
prodigues

la liane charnelle balance, naja sans le venin promis à
d'autre, nos corps s'enroulent

sous mes mains d'huile, le oui des nerfs et du sang, les
touches en tourbillons qui lèvent la perdrix des taillis

je lape les billes d'alcool clandestin distillé dans l'alambic
au feu de ta douceur

le tambour de nos peaux appelle ce qui vit à l'instant et
déclenche un concert d'enfer



AMt (poème 62)

Il m'a happée et embaumée l'ouïe clinquante les cheveux de
buis et de nos bouches le corbeau expulsé
je plonge en plein cœur de l'extase

La mandragore se fait trépaner son étincelle s'ajuste
rougissante et de colères en cuirasses nous courons
en apocryphes de leurs gitanes

L'œil-de-bœuf se remet à battre la chamade maculant
d'un turquoise survolté une chimère plus oud qu'érable
l'escogriffe effréné
aux tronçons d'outre-tombe

Je lui tends mes griffes l'appelle jambes entrelacs et de ce
carcéral qui me revient m'enjoignant de fuir
je l'embarque aux hypothèses du soir

Plus de nymphes plus d'enclaves seul le surin d'un bijou
exclamé
aux prolégomènes la révolte du surseoir

Je te tue tu m'épuises
épargnant de nos sexes le bon vouloir d'allégresse et de
pulsions
en sine qua non d'une vie de louve

Le final essoufflé sur le poêle d'un luxe accrochée et
percutée tout de go je te livre tes envies nos fennecs leurs
cyclamens en offrande

CLC

pour te dire de loin ce que l'étreinte donne de gloire ou de
sursis, j'appelle des voix dans la sente des contrebandes
chaque lueur des fourrés éclabousse mes yeux de ses
insectes majuscules

le sortilège est éventé, il promet la honte à petits pas ou
l'opprobre à flots dans de grands seaux

pas pour nous ces feintes de misère ma caresse passe en
boucle sans fin

les étincelles sur tes seins de silex enflamment l'amadou
de ton sexe satin

mon double délégué s'affole comme boussole au pôle je
ne sais plus où se trouve la visièrre que doit porter le front
lorsqu'il est promu à la dignité d'Instigateur des licences

ce que nos lèvres joignent et gardent scellé dans le baiser
du dard à la goule, la clenche soudée, la salive artésienne, ce
qui se trame en ces palais jumeaux féconde des souffles qui
porteront nos mots à l'agape

je te retrouve enfin, après tant de faussaires et de
masques ma sœur perdue dans la foule

ma semblable née du même écho de langues oubliées, de
la même gravité folle qui chute vers le haut

et nous ne craignons pas l'inceste solaire des pharaons

AMt (poème 67)

Tu me délègues tes lutins Je te livre mon scalp et flanc à flanc
en nos lucarnes fêlées
tes caresses se déclinent toujours plus

Les parois nous enveloppent l'édulcorant à peine murmuré et
de leurs poutres de nos saufs je rugis
tes grains sublimes et tes espiègles

La nuit s'énonce en nos propres verbes Je te sculpte et nos
tirades inquiètes
bousculent rites et offrandes

Du haut de ma tanière je t'apprivoise nos aimants fouettent
les siècles des bavards Tu clignes de tes lèvres je
t'embrasse fulgurante
les yeux calcinés et éfaufilés

Tu me retrouves dans quelque palace le Bateau-Lavoir aux
fugues incessantes bravades et ristournes
on nous y attend

Tandis que nos paraboles de suif écrasent leur terre les
squelettiques anfractuosités s'inclinent nos pourvu nos
pourquoi se talquent du seing de nos duels emphatiques
où cognent les gorges
à nous dédiées



C-L C

avec la mine d'un pèlerin égaré dans sa propre besace, je longe un mur orbe en récitant la table des 7, ma préférée
un député du parti des satisfaits m'aborde sans façon et s'inquiète de savoir si j'entends la corne d'un paquebot en escale au musée des afféteries

je la perçois en effet, mais accompagnée d'un roulement de caisse qui présage la venue de quelque meute en mal de célébrité

le député en trépigne de rage, provoquant une brèche dans l'asphalte par laquelle sortent en nombre des lérots endimanchés qui se pressent vers une pâtisserie en ne saluant personne

l'élus le suit en essuyant ses lunettes avec son écharpe éfaufilée je continue ma dérive sur la berge d'un canal où des camelots vendent des ouds à la sauvette, ils me demandent l'heure de la prochaine éclipse

j'hésite trop longtemps, et ils me jettent à l'eau
en plongée je côtoie de grosses bulles qui abritent des alytes au chômage, des miettes d'escarpolette, des pourceaux de Circé et même des athanors hors d'usage, si je me souviens bien, ce sont les restes d'un naufrage au retour d'un continent perdu

je refais surface et les matelots me hissent à bord je suis Ulysse, roi d'Ithaque et autres îles

tu vois bien que je gagne du temps en te racontant ces fariboles c'est que je retarde le moment d'avouer que je n'ai rien à dire aujourd'hui

sinon que je t'aime

AMt (poème 69)

Le dessin de nos galbes qui s'émerveille
Je m'alanguis
Tu m'épouses ruisselants d'onyx et de flegmes la sarabande
aux mille verges épanouie

Nos dissidents s'écoutent rince-doigts soudain l'escarmouche
se pâme leurs dépeceurs affables

Et nous tronqués aux chas des lèvres repartons les pognes
assorties
tandis que nos courants de hiatus se cambrent
Les gens pétris et foudroyés plus vautours que camisoles

Je te susurre nos photos tu te laisses parer éméchée et
gourgandine
d'une buse aux caducées affûtés

À nos heures de feuilles enivrées
nous glissons poinçonnés d'entailles

Je lèche tout ce corps qui s'adonne l'Esculape à l'apanage
du crime et plus le rebond s'excuse plus nos tourments
tressautent

Nos déserteurs s'inscrivent mes tournis se glissent en nos
crânes fourmillants et se découvrant souvenirs en reflux du
beau

Je te hume les fariboles en apostat je t'accapare et en fière du
métronome
mon amour s'étonne d'un tel havre



quand le verbe danse, l'univers vacille et c'est bien ce que
nous voulons
une fois les dieux et les maîtres abolis, il reste à ruiner la
réalité qui nous asservit à ses lois

le monde – avec les vies qui s'y mènent – ne nous satisfait
pas si nous échouons à le changer, nous pouvons du moins
libérer le langage

le dévoyer du cosmos pour qu'il dise sa vérité
la coexistence en nous d'une complexion vouée à la mort et
d'une conscience intemporelle est une pure insanité
d'où découle que la vie la plus sensée se doit nécessairement
aux délires

les délires de l'amour et de la poésie confondus

il s'agit de réécrire la réalité dans une folie qui soit la nôtre

À PROPOS DES AUTEURS



CLAUDE-LUCIEN CAUËT (França, 1938-2023). Apaixonado pela escrita e pela física fundamental, foi pesquisador, resignacionista errante e professor, sem nunca abandonar a caneta. Publicou uma coletânea de contos, *Le Passager incertain* (2013), um *Essai d'autocosmologie* (2012) e vários livretos de poemas, incluindo: *Nomades* (in Potlatch *La Nuit au Jour*, 1991), *Pour quatre vies* (1993), *Anecdotes* (ilustrações de Kathleen Fox, 1996), *Rencontre* (ilustrações de Patrick Piérart, Luz Média, 1997), *À portée de voix* (2012), *En voilà des histoires* (2013), *en cours* (2014). Participou das atividades do Grupo Surrealista de Paris.

| ALICE MASSÉNAT (França, 1966). Poeta e desenhista. Reside em Paris, onde trabalha como revisora. No desenho, fez alguns trabalhos com Willem den Broeder (1951). Seus livros de poesia incluem: *Le Catafalque aux miroirs* (2005), *Ci-gît l'armoise* (2008), *À bras-le-corps* (2012), *La Vouivre encéphale* (2013), *Glossolalia des ongles* (2019), *La Balafre au minois* (2020) e *L'Ombre à cœur* (2021). Alice busca uma liberdade que ela sempre possa levar além de todas as suas expectativas. Em 1983-1984, ela teve dois encontros que se revelariam decisivos: Jimmy Gladiator (apresentador das revistas *Le Mélog*, *La Crécelle noire*, *Camouflage* etc.), que a introduziu em um mundo poético habitado pelo surrealismo e onde a imaginação ocupa o primeiro lugar; Pierre Peuchmaurd, cuja escuta inspirada lhe permitiu escolher suas próprias palavras, até mesmo para extravasar suas raivas. Mais tarde, ela frequentou o grupo surrealista de Paris. Desde então, publicou seus textos poéticos em revistas e na forma de livretos ou coletâneas.



Le jeu, Alice Massénat & Claude-Lucien Cauët, se terminó
de ensamblar en diciembre de 2025. En su composición se utilizaron los tipos:
Calibri, Minion Pro, Garamond Premier Pro: 10, 12, 14, 18, 24, 30.





2025



Colección Libros Imposibles
2025